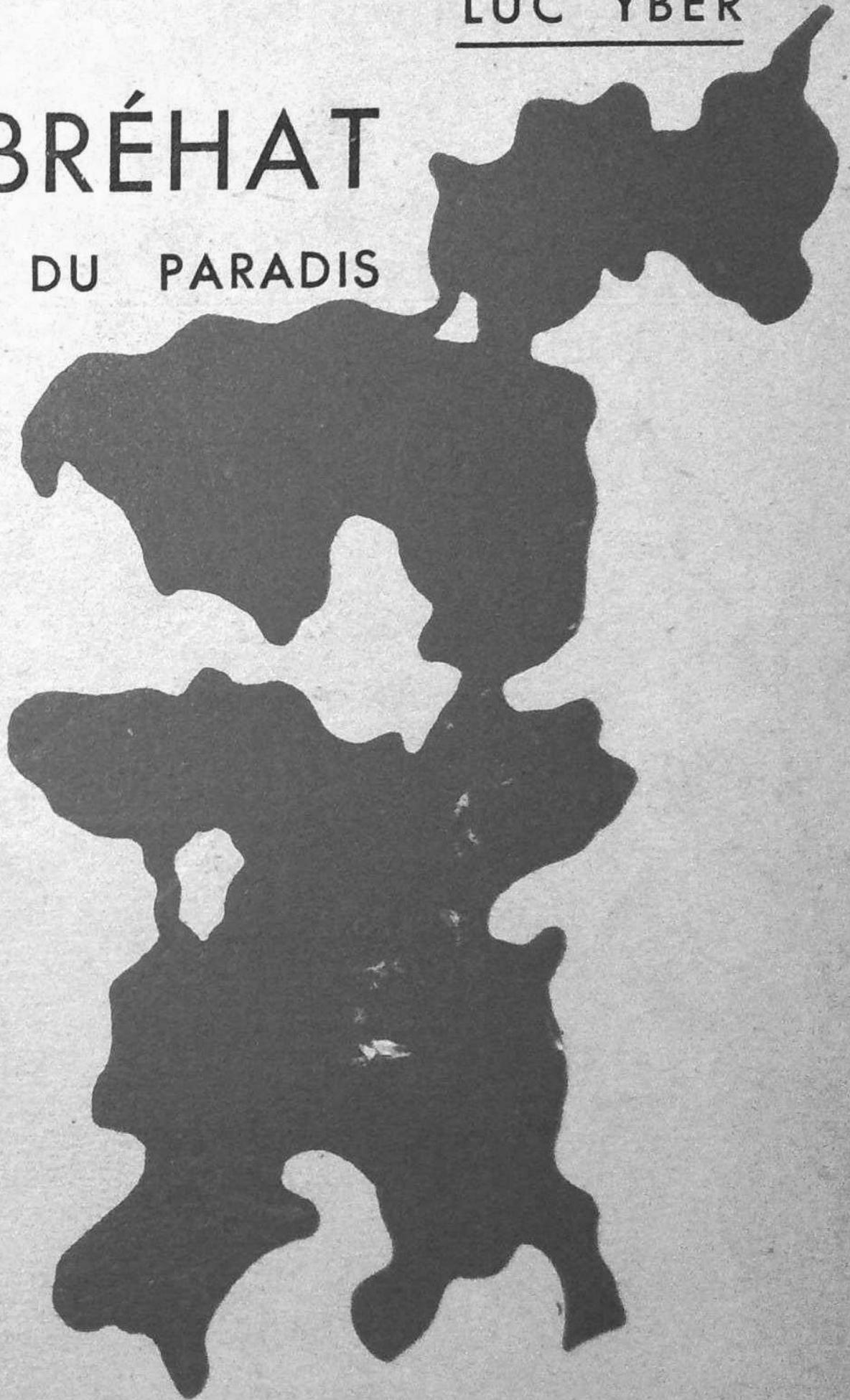


L'ILE

LUC YBER

BRÉHAT

SEUIL DU PARADIS



Illustrations de L. Séevagen.

Qui me conservera
Des beautés de Bréhat
Le souvenir fidèle ?
Ses sites merveilleux
Ses rochers de dentelle
Ses fleurs et ses flots bleus
Sa joyeuse lumière
Qui ? mais....!

Films et Papiers
CRUMIÈRE

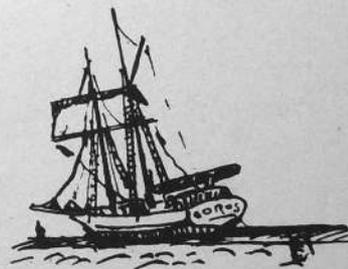
Films conditionnés en étui aluminium
seul conditionnement pratique et rationnel

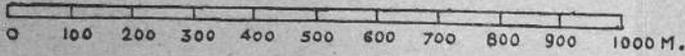


A l'intérieur : Ile Nord, cartes et itinéraires

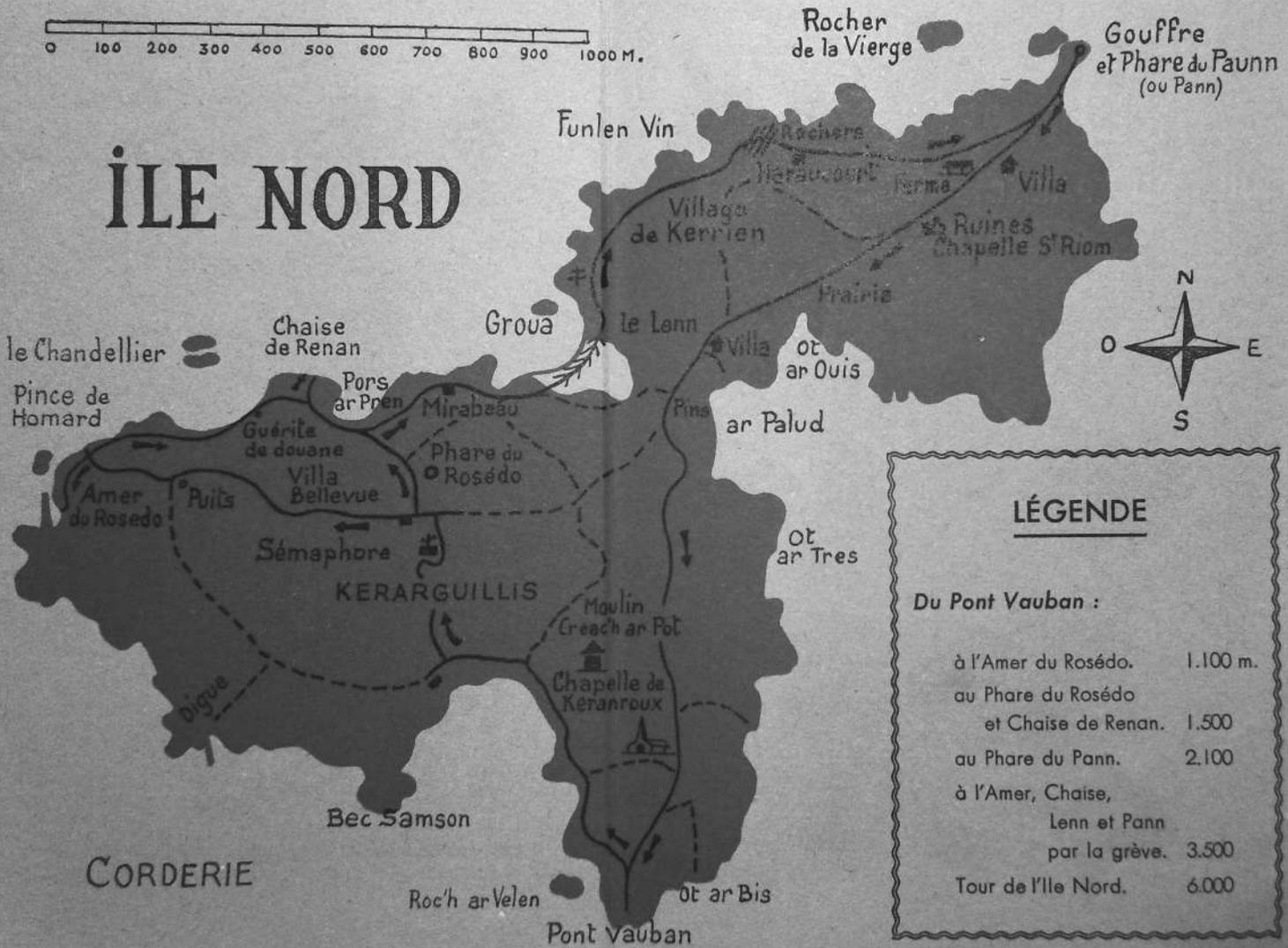
« Toutes les îles bretonnes sont belles, mais leur destin différent : Ouessant est un rocher tragique; Batz se cramponne dans une tristesse sauvage; Sein n'est qu'un radeau désolé; Bréhat réserve bien des surprises. »

F. LOT.





ÎLE NORD



LÉGENDE

Du Pont Vauban :

à l'Amer du Rosédo.	1.100 m.
au Phare du Rosédo et Chaise de Renan.	1.500
au Phare du Pann.	2.100
à l'Amer, Chaise, Lenn et Pann par la grève.	3.500
Tour de l'Île Nord.	6.000

AMIS...

LORSQUE vous avez entendu pour la première fois ce nom : « Ile Bréhat », n'êtes-vous pas allés consulter votre dictionnaire pour en dénicher la situation géographique ? On connaît peu l'île Bréhat ; ses plus chauds partisans l'ont, comme Christophe Colomb l'Amérique, découverte par hasard...

Il n'est guère pourtant de vocables admiratifs qu'on ne lui ait décernés : Bréhat, c'est « la perle rose de la côte bretonne » ; elle apparaît telle « une corbeille fleurie posée sur les eaux » ; pour celui-ci, c'est « une émeraude enchâssée de granit rose » ; pour celui-là, un bijou « serti dans la tendre turquoise de la mer » ; c'est « la reine de l'archipel du Goëlo », l'île de silence, l'île de beauté.

Toutes expressions qui traduisent l'émoi fervent de ses fidèles.

Or, vous posez le pied pour la première fois sur cette terre enchantée : qu'allez-vous faire si votre horaire ne vous permet qu'une rapide excursion ? Une course contre la montre à travers l'île et deux ou trois « instantanés » ? Des cartes postales qui ne vous rappelleront rien ? Courez à l'aveuglette si vous voulez : vous ne serez pas déçus, car dans cette île tout est beauté ; mais vous n'aurez de Bréhat qu'une impression superficielle, vite oubliée.

Croyez-moi, lisez cette brochure écrite pour vous : elle vous promènera dans l'île comme par la main, et, chemin faisant, vous racontera ce que Bréhat fut dans le passé, ce qu'il est aujourd'hui. Vous ouvrirez larges vos yeux à l'harmonie

de ses sites colorés, vos oreilles au gazouillis de ses oiseaux innombrables, aux mélodies de ses flots sur les galets polis ; vous livrerez votre âme à son silence plein de mystère et de paix... Vous contacterez ainsi, peu à peu, au hasard des chemins creux, sur ses grèves, au milieu des ajoncs et des bruyères, au sein des moissons d'or et du haut des tertres rocheux, son âme vivante...

Cette âme vivante, surprise dans toutes ses fantaisies, mon ami, le peintre Seevagen, a su l'exprimer mieux que moi, pinxé en main (1). Vous en jugerez par quelques-uns de ses tableaux qu'il m'a permis d'insérer dans mon livre ; je l'en ai remercié pour vous, mes amis...

Cet hiver, fini le dur travail quotidien, relisez quelquefois ces lignes et, penchés sous la lampe, feuillotez vos albums de cartes et de photos soulignées de quelques notes : l'émotion de vos vacances renaîtra, portant avec elles une ambiance chaude d'air salé, de ciel bleu, de liberté neuve... et vous serez heureux.

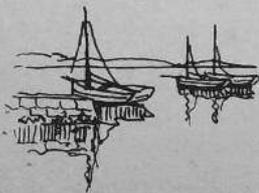
Moi aussi, je le serai : mon vœu sera comblé, car Bréhat comptera quelques amis nouveaux.

Puissiez-vous, un jour prochain, y flâner de longues vacances !

Pâques 1953.

Luc YBER.

(1) M. le Président du Ciné-Club de Rennes prépare un film en couleurs et sonore sur la vie à Bréhat et l'œuvre de cet excellent artiste.



Quelques Mots d'Histoire

Qui nous dira les origines lointaines de l'île Bréhat, « pays de granit et de schiste émergé des eaux primitives » ?

En l'année 56 avant Jésus-Christ, les Romains avaient déjà conquis la Gaule et dompté les Armoriciens, fusion des indigènes et des Celtes venus d'Asie : Bréhat vit passer, peut-être, les légionnaires de Jules César... L'un d'eux semble figé dans la masse du gros rocher qui défend le Goaréva, à l'orée du Port-Clos.

Un dolmen, des haches, des grattoirs, des couteaux en silex taillé trouvés dans l'île Lavret, proche de Bréhat, un débris de villa gallo-romaine bâtie au début du IV^e siècle, sont nos plus anciens documents sérieux.

Or, vers 470, un moine de Grande-Bretagne, saint Budoc, suivi de plusieurs disciples (dont saint Guénolé qui, plus tard, fonda Landevennec, et saint Jacut), débarqua dans l'île Lavret, la purifia des animaux venimeux qui la hantaient (1), et construisit sur les ruines de la villa gallo-romaine, qu'il remania, les bâtiments communs de son couvent ; alentour, furent dispersées des cellules circulaires pour ses moines, suivant l'usage cénobitique des Bretons. L'île, vaste d'une dizaine d'hectares, devint monastère et école. Les moines avaient donc avec les Bréhatins de fréquents contacts ; ils partageaient leur vie entre la prière, l'étude, l'enseignement, les travaux manuels. Saint Budoc baptisa l'île « Breiz-Coat » (Bretagne des bois), d'où vient « Bréhat ».

Dans une île voisine, l'île Sauvage, un autre moine, venu d'Irlande, et disciple de saint Tugdual, fonda vers 550 un

(1) D'où la croyance que la terre de l'île guérit les blessures de vipères.

monastère dont il subsiste des ruines et une cellule, la sienne ; l'île porte aujourd'hui son nom : l'île Saint-Maudez. (Voir p. 71.)

Tout cela ne prouve-t-il pas que Bréhat était habité ? Sinon, les moines l'auraient occupé de préférence aux îlots, car il offrait des ressources plus abondantes.

Au XI^e siècle, il ne reste plus rien de cette belle activité : « Le grand silence des grèves règne sur l'îlot perdu... » Que s'est-il donc passé ? Une invasion de Barbares que l'Histoire n'aurait pas retenue ? (1) Un raz de marée formidable balayant l'île et déchiétant cette poussière de récifs qui l'entourent ? Cela expliquerait-il les masses erratiques qui se dressent dans l'intérieur, la fécondité rare d'un sol enrichi de substances radio-actives, son climat exceptionnel où le Gulf-stream n'a rien à voir ? (2) Mystère...

Au Moyen Age, Bréhat repeuplé est devenu châtellenie (Juridiction d'un seigneur) du comté de Penthièvre qui s'étendait de Lamballe à Guingamp. Or, une charte de 1033 nous apprend que Geoffroy donna au prieuré de Saint-Martin de Lamballe deux métairies sises dans l'île Bréhat, « avec le bétail et les colons ».

En 1148, Eudes Pontius et Tréhen, son fils, offrent à Saint-Magloire de Châtelaudren le village de Kerrien (au N.-O.) et l'église de Bréhat.

En 1198, le Pape Innocent III, énumérant les possessions de Saint-Riom, cite les églises de Bréhat et de l'île Béniguet, proche de Bréhat.

En 1214, ces deux îles sont encore nommées dans « l'aumône » faite par Conan, frère du duc Alain, et par sa femme Aliénor, à la même abbaye.

Donc, et Bréhat et Béniguet se trouvaient assez peuplés pour obtenir un curé et payer des dîmes suffisantes pour assurer son entretien. On dit même qu'il y avait à cette époque six chapelles ou églises (3). Le gros de la population devait occuper l'actuel Gardeno (au N.-E. du bourg), face à l'île Lavret. C'est là qu'au XIV^e siècle dominait un château fort dont il reste quelques ruines ; mais on ne sait qui l'a construit.

(1) Les Hérules venus de Scandinavie ? Les invasions normandes ?

(2) Pourquoi les montres se détraquent-elles si aisément dès qu'on aborde l'île ?

(3) L'une d'elles (Sainte-Barbe ?) fut convertie en poudrière au XIX^e s. Deux autres tombaient en ruines.

Quel genre de vie menaient les Bréhatins de cette époque ? Sans doute étaient-ils comme ceux d'aujourd'hui pêcheurs et fermiers, bien que la pêche et l'agriculture n'offrissent pas les débouchés modernes :

Car là, tous les sillons sont creusés par les femmes :
Les hommes sont en mer et sillonnent les lames (1).

Quoi qu'il en soit, le grand mal de l'heure était la guerre, ce terrible fléau qu'on entretenait à plaisir. Vers 1407, après le meurtre du duc d'Orléans par Jean sans Peur, duc de Bourgogne, le clergé de Paris fit des prières « pour donner aux Princes l'esprit de Paix ». Peine perdue !

Le roi d'Angleterre, Edouard III, fatigué de rendre « hommage » au roi de France pour les biens qu'il possédait sur notre continent, se proclama roi de France lui aussi. Philippe VI releva le gant : la guerre de Cent Ans commençait (1337-1453).

De plus, la Bretagne était indépendante : l'union ne fut réalisée qu'à la mort de la reine Claude (2), épouse de François I^{er}, par requête des Etats de Bretagne, le 4 août 1532. Aussi, la guerre de Cent Ans, déjà pesante, s'alourdit en Bretagne des rivalités de la famille de Penthièvre et de Montfort qui, toutes deux, prétendaient à la couronne ducale.

Au cours du XIV^e siècle, Jean V, duc de Bretagne, en conflit avec Marguerite de Clisson, duchesse de Penthièvre, invita l'amiral anglais Edmond, comte de Kent, à le venger. Les Anglais débarquèrent aussitôt dans l'île Lavret : le château fort fut pris, malgré ses « bombardes » qui tonnaient à tout rompre ; les maisons furent incendiées, les gens massacrés, et les défenseurs pendus aux ailes du moulin du nord, Creac'h ar Pot (1409). Mais l'amiral y laissa sa tête et les corsaires malouins vengèrent les pauvres Bréhatins... L'île resta déserte pendant 30 ans (3).

En 1420, lors de la confiscation du Penthièvre, Bréhat passa, avec le Goëlo (4) dont il faisait partie, au comte Arthur de Ri-

(1) Brizeux.

(2) Fille d'Anne de Bretagne et de Louis XII.

(3) Les Anglais furent inhumés dans le cimetière de Lavret.

(4) Langue de terre qui court de Bréhat à Uzel ; limité à l'O. par le Leff, affluent du Trieux, et à l'E. par le Penthièvre et la baie de Saint-Brieuc.

chemond (frère du duc Jean V), qui le donna à sa fille Jaquette, laquelle, en 1566, le vendit à Sébastien de Luxembourg, gouverneur de la Bretagne.

En 1504, **Terre-Neuve** fut explorée par d'audacieux matelots bretons. Les Bréhatins, très bons marins, étendirent bientôt jusqu'en Islande leur territoire de pêche ; ils eurent même, à ce propos, maille à partir avec les moines de Beauport qui leur rappelèrent « qu'en vertu d'un accord, ils devaient la dîme sur tous poissons, pris aussi bien en Islande qu'à Terre-Neuve, où ils avaient coutume d'aller depuis 40, 50 et 60 ans ». On les rencontra, dit-on, jusque sur les rivages du Labrador, bien avant Christophe Colomb (1492-1498). Or, en 1484, le corsaire Coatanlem, d'origine bréhatine, quittait la Bretagne à la suite d'une affaire où il avait fait prisonniers des marins anglais de Bristol et s'établissait à Lisbonne ; il s'y rencontrait avec Christophe Colomb, lui révélait l'existence du Nouveau-Monde et lui en indiquait la route (1). Notons qu'aux VIII^e et IX^e siècles les Norvégiens avaient atteint le Groenland et la côte orientale de l'Amérique du Nord.

Puis, vinrent les **guerres de Religion** (1589-1598), plus politiques, au fond, que religieuses, où la Ligue se dressa contre Henri de Navarre, héritier présomptif de la couronne de France... et protestant. En Bretagne, le duc de Mercœur, chef de la Ligue, s'installa dans Bréhat et releva le château fort (1590). L'année suivante, le général anglais Norris, partisan du futur Henri IV, débarqua dans l'île et pendit les résistants aux ailes du moulin sud, Creac'h Tarek. De nouveau, les Ligueurs se portèrent au secours de Bréhat : pillages et tueries commencèrent ; les Espagnols alliés tinrent même garnison et s'entourèrent d'un retranchement au lieu-dit « Bec per ar Ouen », qui est à l'entrée du Port-Clos la presqu'île de droite parallèle au Goaréva, à gauche ; on l'appelle parfois « la pointe des Espagnols ». Ces soudards ne se gênèrent pas... Et quand la reine Elisabeth envoya d'Angleterre des renforts pour déloger les Espagnols, les Bréhatins ne furent pas épargnés : l'île, une fois de plus, se vit quasi dépeuplée.

L'époque du roi Louis XIII (1610-1643) semble avoir été plus paisible. Sur le plan religieux, Bréhat devint une « succursale » (2), une « trêve » de l'abbaye de Beauport en Kérity (près

(1) Bibl. Nat. M. S. français 26.088, pièce 86.

(2) On dit maintenant « desserte ».



L'entrée du Port-Clos à marée basse (tableau de L. Séevagen).

Paimpol), où les Pères Prémontrés acceptèrent d'assurer le culte ; ainsi, jusqu'à la Révolution, le « recteur » du prieuré de Bréhat touchait la portion « congrue » (convenable), et le tiers de la dime que le duc de Penthièvre percevait à la « douzième gerbe ». Le recteur avait, de plus, une chapellenie, Kéranroux (île nord), dépendant de l'évêché de Dol ; sa paroisse embrassait en outre l'île Béniguet.

Sous le règne de Louis XIV (1643-1715), Vauban, ingénieur militaire et maréchal de France, recommanda, dans une lettre datée de Brest (1^{er} juin 1695), de fortifier, pour la défense des côtes, Paimpol et Bréhat. Il y fit installer une batterie côtière et relier les deux tronçons de l'île par une chaussée, le Pont ar Prad (Pont de la prairie), ou « Pont Vauban ».

Bientôt des rivalités s'élevèrent entre la France et l'Angleterre, qui devaient accabler lourdement les peuples et notamment les régions côtières. Bréhat dut encore payer tribut. Mais, cette fois, les Bréhatins se distinguèrent dans la guerre « de course » et s'avèrent de hardis « corsaires » : les capitaines Corouge et Lambert (pour ne citer qu'eux) sont encore célèbres dans l'île. En effet, les chaloupes anglaises venaient croiser à l'entrée du Sillon de Talberg (voir p. 52), et s'efforçaient de capturer ou de couler bas les moindres bateaux de pêche qui osaient prendre la mer.

Sous Louis XV (1715-1774), les choses allèrent de mal en pis. La guerre de Succession d'Autriche (1741-1748), puis la guerre de Sept Ans (1756-1763) aggravèrent la misère des gens de l'île, tant par la pénurie où chacun fut réduit, que par la charge écrasante de la « presse » (enrôlement forcé dans la marine militaire) qui décimait sans répit les populations maritimes.

C'est en 1720, qu'un Anglais de Guernesey, Brocke, enseigna aux pêcheurs bréhatins comment on capturait les homards à l'aide de « casiers ». Ce fut à l'époque une affaire d'or !

Au début du règne de Louis XVI (1774-1793), un Bréhatin, l'amiral Cornic, qui avait aménagé le Port-Clos, fut chargé par le Gouvernement de rendre plus accessible l'entrée de la rade de Morlaix.

Pendant la guerre d'Amérique (1774-1783), où la participation française (La Fayette) fixa la victoire et l'indépendance américaine, les frégates anglaises avaient fort à faire pour se protéger contre les terribles corsaires malouins. Bréhat, fortifié, servait alors de point d'appui au système de défense : il y avait

des batteries d'artillerie au Pann, aux îles Morbic, Lavret, Raguènes et Logodec ; chacun veillait, dans la crainte d'un débarquement anglais, comme cela s'était produit dans l'île Saint-Riom (au large de Pors-Even) où tout avait été rasé.

La frégate l'*Oiseau*, après un violent combat contre des vaisseaux anglais, en mars 1781, n'eut que le temps de se réfugier dans le port de la Chambre, sous la protection des canons de Logodec.

La Révolution de 1789 n'arrangea point les affaires de Bréhat ni les guerres du Consulat (1799-1804), ni celles de l'Empire (1804-1815). En 1805, un détachement de cavalerie, qui avait eu le malheur de perdre son étendard, fut mis à pied dans l'île et condamné à coucher tout un hiver sous la tente, au milieu de la plaine battue par les vents du nord, là où s'élève aujourd'hui la villa du poète Haraucourt.

Sur un autre plan, ce fut une période glorieuse pour nos armes. Il fallait protéger les côtes sans cesse menacées par les croisières anglaises de la Manche. La défense était assurée par des détachements de troupes de ligne et des canonniers garde-côtes ; Bréhat offrait un excellent mouillage entre le Port-Clos et l'île Béniguet (le Fauconnier), tant pour les navires de commerce français qui louvaient péniblement le long des côtes, tant pour les corsaires qui venaient y conduire leurs prises. En 1807, s'y réfugia l'escadre du contre-amiral L'Hermite, démantée par la tempête et pourchassée par la flotte anglaise.

Des batteries fixes et des batteries flottantes, des chaloupes canonniers (le *Ventoux*, la *Protectrice*, l'*Inquiète*, le *Sans-Pitié*) surveillaient les convois et, le cas échéant, se portaient à leur secours.

En 1806, un Bréhatin, Bigot, capitaine de vaisseau, commandait l'*Impérial* ; un autre, Pierre Thomas, pilote de la flotte française dans l'Escaut, fut consulté par l'Empereur, lors de la création du port d'Anvers ; lieutenant de vaisseau et chevalier de la Légion d'honneur, il revint mourir à Bréhat le 22 avril 1821.

Cette époque fut aussi pour nos corsaires une grande époque ; rappelons brièvement les noms de quelques-uns de leurs glorieux bâtiments : l'*Espoir* (de Saint-Malo), les *Deux-Frères* (de Boulogne), l'*Éléonore* (de Binic), le *Lézard*, le *Spéculeur*, la *Camille*, l'*Orphalos*, le *Saint-Joseph*, la *Dévote* (Capitaine Surcouf), le *Petit-Charles*, le *Maître de Danse*, le *Courcier*, le *Brestoïis*, le *Turbulent*, le *Courageux*, le *Furet*, l'*Auguste*, etc...

Toute cette gloire et ces succès n'allèrent point sans de grandes souffrances et les mères en portèrent douloureusement le poids. Pourtant, Bréhat, peu à peu, pansa ses blessures et, profitant du progrès général, éleva lui aussi son « standing » de vie.

Au début du XIX^e siècle, la population atteint 1.559 âmes. On a défriché suffisamment de terres pour nourrir des vaches en engraisser des moutons ; les hommes, jadis corsaires, servent dans la marine ; d'autres sont devenus « baleiniers », capitaines ou harponneurs. On trouve leurs noms sur les rôles des navires du Havre, de Nantes, de Rouen...

Il y eut, paraît-il, à Bréhat, des ateliers où l'on salait le maquereau pêché à la ligne ; mais, autour de 1835, les marins de Dieppe et de Fécamp parvinrent à le prendre au filet : les salaisons de Bréhat périclitèrent.

Quand Paimpol réarma pour Terre-Neuve, Bréhat fournit maints équipages d'excellents marins. On en rencontre dans l'île qui disent leurs lointaines équipées. Quelle vie !

En avril 1852 (il y a cent ans !) commençait la fameuse **période islandaise** avec *l'Occasion*.

Alors, « s'envolèrent » de Paimpol jusqu'à 80 goélettes, montées chacune par 25 ou 26 hommes : capitaine, second, 2 lieutenants, un saleur, 17 ou 18 pêcheurs et 3 novices ou mousses ; on embarquait 130 tonnes de sel. On appareillait en février, après le *Pardon* ; le voyage durait une quinzaine de jours, et l'on pêchait de mars en août, avec des lignes de 80 brasses, perdu dans la brume, secoué par le gros temps, sans cesse menacé d'abordage (car on laisse dériver, pour pêcher, la goélette par le travers), englué dans des nuits de 18 heures ! Si la pêche était bonne, on avait amassé de l'or ; sinon, on était en dette vis-à-vis de l'armateur qui avait avancé l'équipement, et l'on ne s'en tirait qu'en souscrivant par avance un nouvel engagement pour la saison suivante.

Il en fut ainsi jusqu'en 1863 ; puis la pêche en Islande s'étiola jusqu'à la guerre de 1914 ; en 1919, elle ne parvint pas à renaître : prix de construction prohibitif, émiettement de la fortune des armateurs, insouciance de l'Etat, concurrence des chalutiers à vapeur, etc.

En 1926 pourtant, le *Bar-Abel* cinglait vers le Groenland.

En 1935, la dernière goélette, la *Glycine*, cargua ses voiles (1). En 80 ans, plus d'une centaine de goélettes et deux

(1) Affectée au cabotage, elle s'est perdue en Méditerranée au cours de l'hiver 1950.

milliers de marins s'étaient perdus corps et biens. Lisez *Pêcheur d'Islande*, de Pierre Loti, vous sentirez, à travers l'idylle romanesque, tout l'héroïsme des hommes et l'immense angoisse des femmes à jamais symbolisée dans ce qui, au haut de la falaise de Pors-Even, subsiste de la Croix des Veuves...

La guerre de 1914-1918 s'écoula sans notable histoire locale : « Pointe extrême d'Europe, cette vieille terre de Bretagne n'a pas été épargnée par la tourmente qui a soufflé sur le continent tout entier, mais notre îlot rocheux, jeté dans les eaux glauques de la Manche comme une épave oubliée des bouleversements préhistoriques, semblait également oublié dans les bouleversements historiques de l'heure présente. C'était un asile de silence dans le fracas du monde, silence obsédant... » (1)

Celle de 1939-1945 y engendra comme partout des réquisitions, l'ennui, l'espionnage et les restrictions. En 1940, lorsqu'en juin prit fin « la drôle de guerre », et que l'autre commença, les mauvaises nouvelles amenèrent la débâcle ; après la capitulation provisoire, 400 soldats allemands, remorqués par une vedette « requise » sur des radeaux elliptiques en caoutchouc attachés en file (2), occupèrent l'île, logés tout près de la mer.

En 1943, la situation alimentaire devint pénible, bien qu'allégée par l'apport des jardins et la générosité des grèves. L'isolement était lourd et les nouvelles rares.

En novembre, les Allemands susdits quittèrent l'île et furent remplacés par une poignée d'autres d'humeur plus désagréable : pillages, arrestations, déportations...

Enfin, le 4 août 1944, l'appareil militaire allemand s'écroulait ; les derniers sapeurs firent sauter soltement les deux phares, Pann et Rosédo (à 7 h. et à 8 h.), puis les Héaux et La Croix ; enfin, ils rejoignirent Lézardrieux (3) ; quelques obus de petit calibre s'abattirent sur l'île en guise d'adieu... Personne ne fut touché. Le 17 août, les Américains atteignirent l'Arcoüest.

Bréhat était libre...

(1) Dumont-Wilden.

(2) Ces curieux esquifs avaient la prétention d'envahir un jour l'Angleterre !

(3) Un seul demeura ; ses compagnons revinrent le chercher et le fusillèrent à Lézardrieux, le dernier poste qu'ils occupèrent.

Le Bréhat d'Aujourd'hui

Ary Renan (fils d'Ernest), qui avait acheté vers 1889 une petite maison sur le tertre du sémaphore, publia le premier les beautés de Bréhat ; depuis, poètes, romanciers, peintres, avocats, médecins, stars et simples touristes déferlent... Une seule journée d'août 1952 permit aux vedettes d'en « passer » 5.000 !

Longue de 3.500 m. et large de 800 à 1.200 (1), Bréhat se situe (au sémaphore), par 3° 00' 20" de longitude ouest et 48° 51' 25" de latitude nord ; elle comporte l'île sud et l'île nord qui sont reliées entre elles par le pont Vauban, pont charmant « à taille de guêpe », d'une quarantaine de pas ; l'île sud est plus verdoyante, plus gaie, plus peuplée ; l'île nord est plus sauvage, plus aride, plus escarpée ; on peut ainsi choisir, suivant l'heure et l'humeur.

Une rapide inspection révèle des tertres jaillis çà et là, d'où la vue embrasse un bel horizon : vallées larges, sillons étroits surplombés de roches gigantesques qui semblent « des sommets de montagnes enterrées », landes grises, bouquets d'arbres, coteaux vêtus de fougères, toits roses ou bleutés sous le soleil ; au loin, partout, des écueils et la mer immense... Des ciels variables renouvellent sans cesse le paysage, « épreuves en divers tons d'une même gravure ». Les ciels de Bréhat sont incomparables ; le peintre L. Séevagen a su, dans ses tableaux, en restituer la splendeur : « Ciel lumineux, vaste, profond, où les nuages floconnent, légers, aspirés par l'air chaud... toutes les couleurs du prisme en liberté, harmonieusement fondues. Et cela roule doucement, s'enlève, se mêle, s'entremêle sans heurt, vibre, chante dans la gloire triomphante de la lumière... Ciel de beau temps ou ciel d'orage, un ciel de Séevagen règne toujours en maître » (2).

Bréhat n'a pas de rivière, mais quelques sources dans le nord et partout des puits dont l'eau est souvent excellente, mais parfois saumâtre ; chaque habitation se doit de posséder, en outre,

(1) 309 hectares, dont 117 ares en labour, 19 en jardins et vergers, 30 en prés et pâturages, 143 en landes et rochers.

(2) Ath. Moreux.

une ou plusieurs citernes pour amasser l'eau de pluie nécessaire à l'entretien du jardin et, en année sèche, aux besoins domestiques ; le climat est sec : le pluviomètre indique une moyenne de 2 litres 1/2 de pluie par jour au m² (1952).

L'examen de la topographie de Bréhat mène à supposer (mieux qu'un effondrement de chaussée) l'invasion d'une région continentale par une mer qu'aurait déchainée quelque soulèvement volcanique : entre l'île et le continent subsistent des roches dures alignées comme les piles d'un pont bombardé. D'autre part, dans le Port-Clos, côté ouest, on trouve un limon jaune et pulvérulent semblable à celui que roulent les eaux du Trieux ; d'où viendrait-il si Bréhat n'avait jamais été continent ? Et ces dômes de granit bien poli ? Le sable amassé au pied n'est autre chose que du granit désagrégé...

Des sentiers sillonnent l'île en tous sens, quelques-uns juste larges pour « la danse à cloche-pied des korrigans », d'autres goudronnés par les soins d'une sage municipalité ; on y circule aisément, car il n'y a dans l'île ni autos, ni motos (1) ; certaines voies sont interdites aux bicyclettes. Et puis, on n'y rencontre jamais la foule, même en pleine saison touristique : Bréhat sait cacher son monde dans ses jardins clos de murs, dans ses criques et ses bois de pins, assurant à tous le silence et la paix.

Il existe pourtant un centre de vie, le **bourg**, où, matin et soir, à l'heure des journaux, tout Bréhat se rencontre, flâne, achète et bavarde...

En 1800, Bréhat comptait 1.559 habitants ; en 1873, seulement 1.400 (dont 2 prêtres et 7 soldats qui gardaient une poudrière) ; en 1952, les registres en accusent 900, auxquels il convient d'ajouter autant d'habitues, plus, en saison, 2.500 touristes environ.

La plupart des jeunes gens de l'île restent au service de l'Etat, dans la marine marchande ou militaire, jusqu'à l'heure de la retraite ; ils vivent alors de la pêche, du jardin, du tourisme sous toutes ses formes.

La *Revue des Deux-Mondes* écrivait en 1844 que les Bréhâtins étaient exclusifs, mesquins et cancaniers (Qui ne l'est, peu ou prou ?) ; qu'ils regardaient les voisins comme des « étrangers », les touristes comme des intrus ; qu'ils ne se croyaient eux-mêmes ni français, ni bretons, mais mâtinés « basque et breton » (2)... Sous quelle baguette magique sont-ils devenus aimables et prompts à rendre service ? En 1909, Reclus écri-

(1) Seule, une camionnette pour gros transports.

(2) Les Basques, au Moyen Age, venaient pêcher ici baleines, morues et maquereaux.

vait : « La célèbre Bréhat est une île... aux familles merveilleusement vigoureuses et de cœur intrépide. » Un habitué fidèle juge ainsi les Bréhatins : « L'amabilité des gens de l'île est connue à la ronde ; pêcheurs et agriculteurs sont gens affables... mais se plaignent parfois d'être interpellés grossièrement par des touristes sans égards... Comme partout, mais surtout à Bréhat, la politesse respectueuse est un bon passeport et ouvre bien des portes » (1).

Vrai et bien dit. D'ailleurs, à Bréhat, on ne ferme pas ses portes : « Corsaires, oui, mais pas pirates », dit-on volontiers.

La plupart des hommes, insulaires et « hors-venus », portent le costume marin bleu marine ; les Bréhatines sont vêtues de noir, longue jupe à plis et bonnet, genre kissnott, en toile noire tuyautée.

Hélas, au crépuscule de la vie, beaucoup d'hommes manquent : la mer en est insatiable ! Les assurances prévoient froidement 50 % d'accidents parmi marins et pêcheurs ! Nous n'y pensons guère ! Et pourtant, rien ne peut arracher de leur âme ce fol amour de la mer ! Quand ils sont contraints quelque temps de rester à terre, où rien ne les intéresse, ils vont s'asseoir au Port-Clos, sur le banc de granit, à l'abri du vent, pour « la » voir et « la » respirer.

Deux types d'habitation : les « modernes », peu nombreuses, les unes belles, d'autres qui étonnent ; elles ont de larges baies, sont hautes en couleur, plantées au hasard, au mépris des vents ; les « bréhatines » qui datent des XVII^e et XVIII^e siècles font face au sud et sont coiffées d'ardoises entre deux cheminées sur pignon ; elles voient par de petites fenêtres protégées de « panneaux » gris (les volets), fières de leurs murs épais d'éternel granit. Il se rencontre aussi quelques fermes au toit de chaume ou de tuiles cimentées (2).

Outre le bourg, il existe dans l'île plusieurs agglomérations ; dans le sud : le Port-Clos, le Guerzido, Roc'h Losquet, Alle Goat, Gardeno, Crouezen, Kermiguel, Birlo, etc. ; dans le nord : Keranroux, Kerarguilis, Kerrien, etc.

Le reste des villas parsème la nature...

Il est évident que Bréhat rayonne une ambiance heureuse : ciel bleu semé de nuages arrondis, ciel gris lumineux, végétation luxuriante et méditerranéenne, arbres et fleurs en pleine santé, gazouillis triomphant d'un peuple innombrable d'oi-

(1) P. Auradon.

(2) L'île possède 72 vaches, 10 chevaux et des moutons ; elle produit blé, fourrage, pommes de terre, maïs, etc.

seaux, température équilibrée (1) : point de canicule ni de froid sévère ; le thermomètre descend à peine en dessous de 12° ; il ne gèle donc presque jamais et la neige est un luxe rare ; une « boule » ou un « moine » suffit dans les chambres. Il y a du vent pourtant, des heures maussades et de violentes tempêtes qui par nord-est, comme on dit (N.-E.), vous claquent pour trois, six ou neuf jours. Les habitués en viennent à aimer ces « coups durs ». Il suffit d'ailleurs d'un bon équipement pour faire face et goûter le charme puissant de la nature en colère... Il ne faudrait pas croire, en effet, que l'île n'est enchantée qu'au printemps et en été ; l'automne et l'hiver y sont fort agréables et les amateurs de pêche et tranquillité pleine sont comblés.

Voici quelques détails sur la flore et la faune.

La végétation est envahissante : il faut se défendre contre elle, car tout prospère à Bréhat. Si vous coupez dans la haie des tuteurs pour nos glaieuls, méfiez-vous : ils pousseront comme les bulbes. Des boutures ? En tout temps, brisez un géranium par le milieu et repiquez tel quel ; cela suffit. Un ami de l'île me disait : « Je cultive mes dahlias comme des patates. » Le géranium-lierre escalade le premier étage et j'en connais qui court dans les gouttières ! On rase, presque jusqu'au sol, tous les quatre ou cinq ans, les hortensias (2) dont les têtes atteignent souvent 1 mètre de circonférence (730 fleurettes !). Vous trouverez au Guerzido des eucalyptus aussi beaux que ceux de l'île Saint-Honorat (au large de Cannes), des mûriers, des pittosporum et des lauriers hauts comme des pommiers normands, des mimosas d'hiver (feuilles sombres, foliacées) et d'été (feuilles claires, linéaires) comme à Grasse, et des palmiers comme à Hyères ; voyez la taille et la fécondité des figuiers, et, près de la chapelle de Keranroux (île nord), des bosquets de gros sapins qui n'ont pas vingt ans...

Quant aux **arbres fruitiers**, se plaisent vraiment ceux qui donnent des fruits à pépins, plus le cerisier dont se régalaient grives et merles. L'île a des vergers superbes quoique peu entretenus. Bananes, oranges, citrons ? Pas encore, car nul ne s'est avisé d'en planter...

Bref, le sol paraît inépuisable, à peine soutenu de quel-

(1) Port-Vendres... et Bréhat font annuellement les meilleures moyennes.

(2) Spécialité de l'île, cette plante magnifique, importée de Chine par Commerson, doit son nom à M^{me} Hortense Lepaute, femme du célèbre horloger parisien



Le grand arbre à la fenaison (tableau de L. Séevagen).

ques touffes de goémon coupé en septembre et séché ; jadis, chaque marin possédait une portion de grève, un « avisse », et ce qui poussait dessus lui appartenait. L'homme le fauchait, puis les femmes en prenaient soin :

Silencieusement, en longue théorie,
Elles fanaient la grève ainsi qu'une prairie,
Retournant le foin roux avec un trident noir (1).

Le goémon brûlé dans l'âtre avec feu d'artifice donnait des cendres riches en potasse, excellent engrais ; aussi, ne vous étonnez pas si les pommes de terre plantées serrées en février s'arrachent en avril et celles de mai en fin septembre... Deux récoltes ! On cueille encore des haricots verts à la Toussaint !

Inutile de dresser ici une liste exhaustive de la flore de Bréhat, un autre s'en chargera. Il y a des fleurs partout et toujours, et magnifiques... Majesté des agaves d'Amérique (ne pas confondre avec l'aloès) qu'on dirait découpées dans du zinc et qui fleurissent une fois, la trentième année ; distinction du genêt d'Espagne, de l'ajonc d'Europe à double floraison, du camélia venu de Chine dans les bagages de M. Camelli ; vigueur du fuchsia arborescent, de l'anthémis arrondie en buisson, du cotonéaster pyracanthe aux rameaux tortueux cloutés de rubis. Vous ferez connaissance avec le phormium des pampas d'Argentine, dont les feuilles rubannées gémissent dans la brise du soir (2), l'agapanthe aux ombelles bleues (3) sœur de l'amarillis aux calices de feu. L'arum au cornet blanc pur et le balisier des Indes (Canna), rouge vif ou paille, vous enchanteront. Enfin, ne méprisons pas l'humble oxalis (trèfle rose ou blanc) dont les Bréhâtins ont l'heureuse idée de chausser le pied des murs, ni l'austère muehlenbeckia, aux fleurettes en larmes de cire à cœur noir (Nouvelle-Zélande) qu'on appelle aussi « ruines de Rome », car il drape dignement les murailles, comme aussi les ficoïdes à feuilles grasses ponctuées de boutons mauves.

Le seuil du paradis, vous dis-je !

Que dire de la **faune** terrestre, aérienne et aquatique ?

Point de serpents dans l'île, et mention faite des lapins qui défient chiens et chasseurs dans les landes touffues, dans les ronces et fougères impénétrables de Lavret, des loutres du Kamtchatka à fourrure moelleuse et brillante qui hantent, dit-on, Roc'h ar Moch (au Birlo), rien de notable à signaler.

(1) Anatole Le Braz. « Chansons de Bretagne. »

(2) Moins poétiquement, ses feuilles séchées font des liens excellents.

(3) Son nom grec signifie « fleur d'amour » ; un matelot bréhâtin l'importa du Cap de Bonne-Espérance.

Dans les airs, par contre, un peuple ailé s'en donne à cœur joie : dès potron-minet, les grives chantent sur les hautes branches, les merles sifflent, les fauvettes roulent des trilles et des bandes de moineaux s'entrebecquent comme députés en Chambre ; le rouge-gorge, lui, vous guette sur le mur et, scandalisé de votre paresse, vous appelle : « Tui, tui, tui... »

Mais ce qui captive l'attention, ce sont les oiseaux de mer : la mouette, blanche ou grise, au vol plein de grâce, qui tournoie dans les airs, plonge dru dans les flots sur l'insouciant poisson, rame béatement, posée comme un jouet sur les vagues et qu'on rencontre aussi très au large, infatigable dans la tempête ; le goéland à manteau noir, grand voilier de l'azur, vorace et criard, friand de mollusques ; le cormoran, sorte d'oie, brun-noir, avec les joues et le tour de gorge blanc, l'occiput huppé ; il nage la tête seule hors de l'eau et pivotant comme un périscope inquiet, plonge vite et profond, force à la course la proie convoitée (1) ; quelques grèbes huppées, au corps oblong, qui se tiennent presque droit, sans queue, la fourrure bien lustrée, mais de chair désagréable.

Des courlis, au bec arqué, piaillent sur les grèves et courent « à toutes pattes », en escouades ; des hirondelles de mer (sternes) errent en tous sens, et des pies (qu'on appelle aussi hui-triers) en quête de coquillages qu'elles éventrent d'un coup de bec ; enfin, volant bas, le cou tendu, ou planant très haut, souvent postés en vigie sur le sommet d'un roc isolé, des hérons gris-bleu, tristes et farouches...

Si vous êtes chasseurs, vous pourrez, à la saison froide, cabotant à travers les îles, abattre de beaux canards sauvages à tête vert-bouteille ; avec un peu de chance, vous toucherez un tadorne à bec rouge, au duvet fin comme celui de l'eider et, ce qui ne gâte rien, gibier délicat, venu de la presqu'île du Labrador. On rencontre, mais de plus en plus rares, des calculots ou perroquets de mer, originaires de l'île d'Héligoland (mer du Nord).

Si vous êtes pêcheurs, alors vous serez rois :

Pêche à la ligne ?

Du haut des gros rochers qui plongent droit dans la mer, vous monterez des « vieilles » bariolées (labres) pesant une ou deux livres, de la couleur des fonds de roche, de sable ou de gravier où elles vivent ; vous aurez plein panier de tacauds mordorés !

(1) On en trouve dans les filets par 10 brasses de fond ; la brasse vaut 1 m. 64.

Pêche en mer « à la traîne » ?

Lieux, maquereaux, lançons, aiguillettes (orphies) aux arêtes vert-de-gris, bars au ventre d'argent, le plus fin des poissons.

Pêche au filet ?

En sus des précédents, raies, mulets, roussettes « peau de chagrin », et surtout rougets aux amples barbillons que les Romains, gourmets et gourmands, payaient un prix fou (1).

Pêche aux casiers ?

Poissons divers, étrilles, tourteaux, homards.

Pêche au bas de l'eau ?

Crabes, araignées de mer, bigorneaux, praires (le plus estimé des coquillages bivalves), oursins, coquilles Saint-Jacques, ormeaux (2), crevettes et bouquets.

L'eau vous monte à la bouche : trois recettes vous diront comment utiliser au mieux votre pêche ou vos achats et faire une « soupe de poissons » fortifiante et merveilleuse au goût.

La pêche, d'ailleurs, s'améliore chaque année, car le goémon, détruit pendant la guerre, a repoussé, ménageant aux poissons les retraites qu'ils aiment et favorisant l'éclosion des œufs.

Pêcheurs, vous ne quitterez plus Bréhat... (3). Ecoutez :

Recette des ormeaux :

Les séparer de la coquille avec un couteau et ne conserver que la « ventouse ». Les placer dans un linge et les battre à plat, un à un, très soigneusement (opération capitale !). Faire revenir au beurre dans la poêle, doucement. Sel, poivre, persil.

Recette des rougets :

Vider et parer. Remettre le foie en place avec sel et poivre ; enrouler dans un papier bien beurré et mettre au four.

Recette de la « soupe de poissons » :

Utiliser tous poissons et crustacés. Nettoyer et parer. Faire bouillir au moins 45 minutes dans une eau salée garnie de légumes divers. Passer le tout à la moulinette et filtrer ; ajouter un jus de tomate et jeter sur des croutons frits. On peut épaissir d'un peu de tapioca (ou de lait pour les enfants).

Meilleur qu'à Marseille !

(1) Ces rougets ne sont pas des grondins.

(2) Haliotis, en grec, « oreille de marin ».

(3) Pêche sous-marine ? Pas à conseiller : l'eau est toujours en mouvement et n'est pas assez chaude.

Qu'est-ce que la mer ?

« Une vaste étendue d'eau salée qui baigne les différentes parties des terres », affirme le dictionnaire... En effet : 1.330 millions de km³ (13,5 fois le volume des terres !). Nos ancêtres, effrayés, parlaient « d'abîmes sans fond » ! En réalité, d'innombrables sondages attestent que les plus basses profondeurs, autour des philippines, ne dépassent pas 9.788 mètres (L'Everest atteint 8.800), et que le « fond » est moins accidenté que la « surface » terrestre.

Oui. Mais la mer... c'est tout de même autre chose ! Seulement, quand il s'agit de l'exprimer... Richépin n'a-t-il pas écrit :

Parmi les vains désirs à l'avance déçus
N'est-ce pas le plus fou, celui dont je me vante :
De faire dans des mots tenir la mer vivante
Avec tous ses secrets que nul n'a jamais sus ?

Mon dessein est plus modeste : quelques réflexions générales sur « l'homme et la mer », quelques pages sur ce que la science moderne nous apprend et qu'il faut savoir pour apprécier le trésor infini qu'est la mer, donner une base réelle à l'amour qui nous lie à sa séduisante beauté.

L'homme pénétrera-t-il jamais le mystère de la mer ? Mystère puissant qui étonne, effraie, attire et charme tout à la fois. Ecoutez Maizeroy : « Les marins regardent la mer, éternelle et despotique maîtresse qui les volera à leur femme et aux enfants désespérés ; leurs prunelles fixes ne peuvent se détacher de son immensité glauque, y cherchant quelque chose qu'on n'y voit pas. »

Rappelez-vous :

« J'étais arrivé le soir avec mes parents dans un village de la côte saintongeaise, dans une maison de pêcheurs louée pour la saison des bains. Je savais qu'on était venu là pour une chose qu'on appelait « la mer », mais je ne l'avais pas encore vue.
« ... Après le dîner, à la tombée de la nuit, je m'échappais seul au dehors ; l'air vif, âpre, sentait je ne sais quoi d'inconnu,

et un bruit singulier, à la fois faible et immense, se faisait derrière les petites montagnes de sable auxquelles un sentier conduisait. Tout m'effrayait. Cependant, je partis d'un pas ferme... Puis, tout d'un coup, je m'arrêtai glacé, frissonnant de peur. Devant moi, quelque chose apparaissait, quelque chose de sombre et de bruissant qui avait surgi de tous les côtés en même temps et qui semblait ne pas finir ; une étendue en mouvement qui me donnait le vertige mortel... Evidemment, c'était ça ! (1) »

« L'homme et la mer », c'est tout un roman ! Sur un tronc d'arbre à peine creusé, sans voile, sans boussole, sans autre moteur qu'un bâton, l'homme s'est aventuré pour la connaître et, par elle, découvrir des terres nouvelles, des amitiés neuves. « Rien n'est plus terrible que la mer », chantait le poète Homère ; et Virgile : « Il s'était cuirassé le cœur d'une triple ceinture d'airain, celui qui, le premier, osa se risquer sur les flots. » Partenaire ombrageuse et fantasque, la mer « ne saurait tolérer les médiocres à son service ; elle ne se laisse maîtriser que par l'intelligence... et, comme le ciel et comme la mort, elle reste la hantise essentielle de l'artiste et du penseur ».

Que de nefes et de caravelles, de barques normandes et de goélettes, de cotres, de chalutiers, de cuirassés et de sous-marins dorment avec leurs équipages sur les fonds tranquilles de l'Océan... Malgré tout, le cœur des hommes reste fidèle à cette cruelle amante. En septembre 1952, sombra le sous-marin *Sibylle* ; j'essayais d'apaiser l'inconsolable douleur du père d'une des victimes de cette catastrophe et j'invectivais la mer ; ancien officier de marine, l'homme m'arrêta : « Ne dites pas cela ; je l'aime comme avant. » Quel mystère !

On dit de la mer qu'elle est la source première de la vie :

Là, sont par la nature encloses
Au fond de cent mille vaisseaux
Les semences de toutes choses
Eternelles filles des eaux (2).

L'eau fut peuplée avant la terre. L'ensemble « des liquides vitaux qui baignent le corps humain, dit le Dr Quinton, n'est pas autre chose que de l'eau de mer modifiée, mais parfaitement reconnaissable ». Les anémiés ressuscitent aux piqûres d'eau de mer ! Et qui, à part quelques tempéraments instables, ne s'épanouit auprès d'elle ? Elle recèle nos éléments vitaux. Cela expliquerait qu'on ne puisse s'en détacher. L'homme,

(1) Pierre Loti, *Journal de bord*.

(2) Ronsard.

devant la mer, a le sentiment aigu de sa petitesse, c'est vrai ; mais il pressent aussi sa grandeur et l'infini de la création qu'il entend explorer pour l'étreindre, et là rien ne l'arrêtera jamais : rappelez-vous les « Conquistadors » :

Qui regardaient monter dans un ciel ignoré,
Du fond de l'océan, des étoiles nouvelles... (1)

Rappelez-vous Alain Gerbault, l'insatiable navigateur solitaire et, tout récemment, les six jeunes Norvégiens qui renouvelèrent l'équipée des Incas du v^e siècle, en traversant sur un radeau de balsa l'Océan Pacifique, de Callao (Pérou), aux récifs de Raroia, dans l'archipel des Tuamotu : 8.000 kilomètres en 101 jours ! (2) Rappelez-vous les expériences du D^r Bombard dans son canot pneumatique !

La mer nous fascine : « O le regard attirant et ensorcelant que vous avez dans les douces soirées de juin, fanaux des grands navires, pour les nostalgiques qu'opprime l'ennui de la vie éternellement à l'ancre, où l'on se dégoûte même du bonheur comme d'une rose artificielle qui ne saurait changer de teinte et s'effeuiller... »

Devant l'océan, l'âme religieuse élève sa pensée vers Celui qui, dans les premiers âges, dit en créant les êtres marins : « Multipliez-vous dans la mer infinie... » Triste, elle jauge sa souffrance immense comme elle ; joyeuse, l'action de grâce en jaillit telle une flamme : « Mers et fleuves, bénissez Dieu ! »

Qui ne se sent porté à la prière ?

Mer, église où la nuit vient allumer des cierges,
Où le vent s'évapore en nuages d'encens ! (3)

Quel **peintre** n'essaie de fixer sur sa toile la mouvante beauté de la mer et l'éclat du ciel qui la prolonge ? Inspiration constante où les mêmes paysages offrent des enchantements toujours nouveaux : « Le peintre, disait Corot, c'est l'homme qui sait s'asseoir. »

Et le **poète** devant la mer ? Mystère lui-même, il s'épanouit dans le mystère, et les flots l'envahissent comme grèves et calanques, avec tendresse et furie ; les poètes ont exhalé la mer et l'ont maudite, lui prêtant tour à tour leurs joies, leurs angoisses et leurs déceptions amoureuses :

(1) José Maria de Heredia.

(2) Lisez : *Expédition du Kon-Tiki*, de Thor Heyerdhal.

(3) Jean Richepin : « *Litanie de la Mer* ».

Lorsque la Mer et Toi, vous êtes face à face,
Abîmes toutes deux, toutes deux sans remords,
Le flot où tout se perd, ton cœur où tout s'efface,
En se parlant tout bas comptent-ils bien leurs morts ? (1)

Baudelaire philosophe cette folle attirance :

Homme libre, toujours tu chériras la mer.
La mer est un miroir : tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer !

Tu te plais à plonger au sein de ton image,
Tu t'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.

Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;
O Mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux de garder vos secrets.

Et, cependant, voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans trêve ni remords,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
O lutteurs éternels, ô frères implacables !

Quant au **savant** qui, du haut d'une falaise, contemple une basse mer et ses fonds dévêtus, ou la folie des vagues déchainées qui hurlent dans l'ouragan, sa fierté se hausse d'avoir, après tant de siècles, fixé nombre des lois qui la régissent ; d'autres lui échappent encore, mais il sait que grâce à d'ingénieux instruments immergés par lui dans les flots, les secrets de la mer sont traqués.

Qu'y a-t-il dans cette eau qui bouge ? D'infinis trésors : sels (un litre en contient 39 grammes), métaux et métalloïdes dont la quantité augmente par érosion des roches continentales, bien que les animaux marins et les plantes en prélèvent abondamment pour armer leur squelette, leur carapace ou la farder de surprenants coloris. On y trouve calcium, silice, bore, chlore, iode, soufre, vanadium, cobalt (moules et homards s'en emparent), nickel, cuivre... or et argent !

L'extraction de l'or (50 milligrammes par m³), assurerait à chacun des 2 milliards d'humains qui habitent notre planète, environ 16.625.000 francs (au cours de 500 francs le gramme). Les poissons jouissent tout seuls de cette immense fortune, car l'extraction coûte plus cher que l'extrait.

(1) Armand Sylvestre.

Les sels prédominent : chlorure de sodium (le sel de cuisine) dans la proportion de 77,8 %, chlorure de magnésium 10,9 %, sulfate de magnésium 4,7 %, sulfate de calcium 3,6 %, sulfate de potassium 2,53 %, carbonate de calcium 0,35 % et bromure de magnésium 0,12 % (1).

L'iode s'y trouve à l'état « instable », dans l'eau et dans l'air, et au niveau de la mer.

Les Phéniciens tiraient autrefois le brome et son dérivé, la « pourpre tyrienne », d'un coquillage, le murex. On estime que la Mer Morte en contient 850 millions de tonnes, et très concentrée, car elle n'a plus que le quart de son volume de jadis ; il n'y a aucune vie animale dans ses eaux : elle est « morte ».

C'est de la mer qu'on extrait le magnésium : un mètre cube en contient 100 grammes.

Enfin, la mer — et surtout l'eau des mers anciennes — contient du pétrole, né on ne sait trop comment : « Restes végétaux et animaux enfouis sous les sédiments finement pulvérisés des mers anciennes et soumis à une lente décomposition. »

Quelle merveilleuse et précieuse chimie où les animaux inférieurs et les plantes se révèlent plus habiles que nos meilleurs savants ! Miracles d'une Nature divinement orchestrée !

La densité de l'eau de mer est, en surface, de 1,028 et, dans les fonds de 6.000 mètres, de 1,077, car elle se comprime de 1/20 par atmosphère (poids d'une colonne d'eau de 10 m. 50). Si cette compressibilité disparaissait soudain, le niveau des océans monterait de 30 mètres. Voyez comme un déluge est aisé !

Certains s'imaginent que des corps tombés en mer demeurent suspendus « entre deux eaux ». Non. La loi d'Archimède exige que tout corps dont la densité est supérieure à 1,077, arrive fatalement au fond.

Quelle est la température de la mer ? Les eaux de surface varient de -2 (mers polaires) à +35 (golfe Persique). Dans un même lieu, l'eau ne varie pas d'un degré par jour. La tem-

(1) L'Atlantique est le plus salé des océans, et, dans l'Atlantique, la mer des Sargasses (algues brunes arrachées par les tempêtes aux côtes des Antilles et de la Floride). L'eau la plus salée est celle de la Mer Rouge, et la moins salée celle des mers polaires. La salinité varie de 33 à 40 pour 1.000. Elle représente près de 22 millions de km³ de sels ; étalés uniformément sur la terre entière, ils formeraient une couche de 47 m. 50 et atteindraient la naissance des tours de Notre-Dame de Paris !

pérature décroît à mesure qu'on s'enfonce : à 6.000 mètres, le thermomètre accuse de 0 à -2 ; en Méditerranée, le fond (4.404 m.) reste à 12°7, à cause du seuil de Gibraltar (350 m.) qui ne laisse passer de l'océan que les eaux de cette température.

La couleur de la mer a fait couler... beaucoup d'encre ! Les expériences de Rayleigh établissent que sa couleur n'est autre que celle du ciel qui s'y reflète. Faites-en l'essai un soir d'orage... Ajoutons pourtant qu'elle s'anime parfois de colorations phosphorescentes ou rougeâtres dues à la présence d'une multitude d'êtres microscopiques (1.000 par cm³), qu'on nomme noctiluques et pyrocistis.

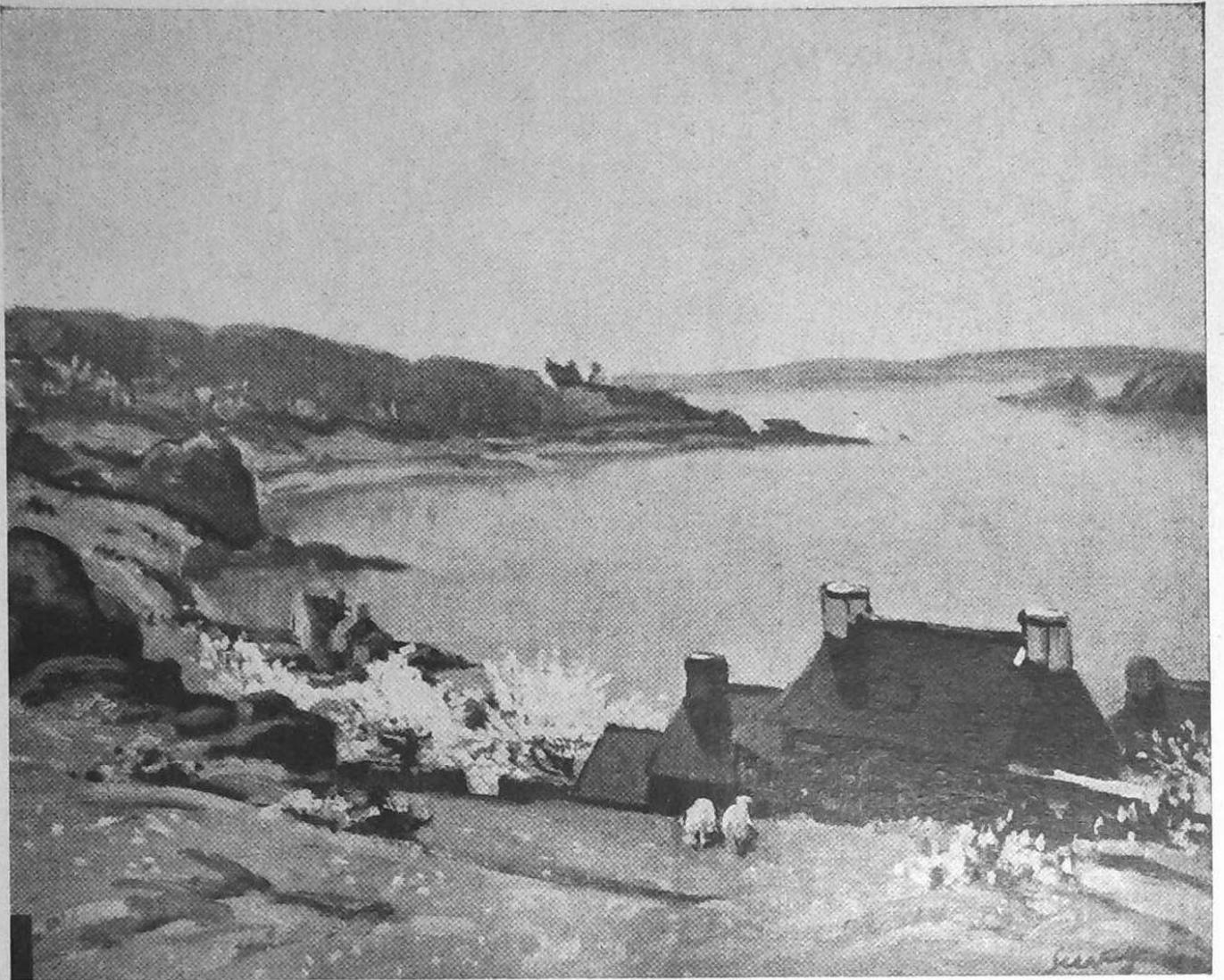
L'eau de la mer n'est pas stagnante comme celle des lacs, ni mobile à la façon des rivières ; des courants permanents la sillonnent dont le mouvement vient des vents alisés et des moussons, modifiés par le soleil, la rotation de la terre et les obstacles côtiers ; ils jouent le rôle d'un excellent thermostat dans l'économie de la température : Gulf-Stream (1), Kouro-Sivo, etc. La mer, enfin, s'anime du mouvement des vagues et des marées.

Que savons-nous des vagues que Swinburne appelle « les semelles du vent » ?

Elles ne sont plus des inconnues. Créées par l'action des vents sur la surface des eaux, nées près des côtes (profil abrupt, escarpé), ou filles indomptables des tempêtes tropicales, des mers australes (10.000 km.) ou de l'Atlantique (se cabrent au ressac, écumant de la crête et s'incurvent en rugissant), elles accourent en procession majestueuse ou s'entremêlent dans un clapotis confus.

« Une vague a une hauteur qui se mesure de son creux à sa crête ; une longueur, celle de sa crête à la crête de la suivante ; la période d'une vague est la durée nécessaire à ce que deux crêtes successives passent à un même point fixe... En outre, l'eau

(1) Le Gulf-Stream a 60.000 ans ! Bien connu des navigateurs à voile qu'il déconcertait, il fut repéré en 1513 ; la première carte (B. Franklin et Folger) date de 1769. Il est formé par les flots du courant équatorial et « chauffe » dans le golfe du Mexique. Profond de 1.600 mètres, il roule 90 milliards de tonnes à l'heure à raison de 8 kilomètres, et adoucit le climat de l'Europe occidentale jusqu'au Spitzberg, qu'il rend abordable quelques mois par an. Sa température est toujours supérieure de 8 à 10° à celle des eaux qu'il traverse ; son transport de chaleur quotidien s'exprime en calories par le nombre 395, suivi de 17 zéros !



Le printemps à Bréhat. Anse de Not Coven (tableau de L. Séevagen).

qui compose une vague n'avance pas avec elle dans la mer ; chaque particule d'eau, au passage de la forme de la vague, décrit un cercle ou une ellipse, puis retourne tout près de sa position première... ; si les fortes masses d'eau que renferme une vague se mouvaient matériellement dans la mer, toute navigation serait impossible... La longueur de fetch (parcours) est la distance que les vagues ont franchie sans rencontrer d'obstacle et sous l'action d'un vent soufflant dans une direction constante : plus il est grand, plus les vagues sont hautes... Quand la hauteur d'une vague atteint le septième de la distance qui sépare une crête de la suivante, elle retombe en lignes d'écume... A mesure qu'elles sortent de la zone de tempête leur hauteur diminue, la distance entre crêtes successives se raccourcit et la « mer » devient « houle » (24 km. à l'heure)... En eau peu profonde, la vague éprouve le contact du sol plus proche ; sa vitesse faiblit ; les crêtes des suivantes se rapprochent d'elle ; alors, sa hauteur augmente brusquement, son profil devient plus aigu, son creux s'emplit d'eau en désordre et elle se dissout en une mêlée d'écume (1). »

La hauteur maximum des vagues qui se propagent librement est de 7 m. 50 ; on en cite pourtant de 18 mètres, et la plus haute officiellement enregistrée accusait 33 m. 60 ! Si la vague rencontre un obstacle, fixe ou mobile (digue ou navire), elle bondit jusqu'à des hauteurs incroyables et s'abat brutalement.

Thomas Stevenson en a le premier mesuré la force au moyen d'un dynamomètre enregistreur : elle est de 30 tonnes environ par mètre carré. En 1872, le brise-lame de Wick (Ecosse), pesant 1.350 tonnes, fut arraché d'une pièce ; le nouveau, d'un poids de 2.600 tonnes, subit le même sort, 25 ans plus tard. Dans les îles Shetland, une porte de phare, à 59 mètres de hauteur, fut enfoncée !

Notez que la **houle** n'augmente ni avec la profondeur, ni avec l'éloignement. Sur les côtes, les coups de mer sont plus traîtres : bas-fonds, ressac et courants suscitent des lames plus fortes qu'en pleine mer : un grand navire, dans la tempête, plonge ensemble poupe et proue, s'inondant de tonnes d'eau ; un petit bateau danse comme les mouettes entre le dos des lames.

Quant à la *vitesse apparente* de propagation des vagues, elle dépend du vent ; elle est en moyenne de 12 mètres par seconde, soit 23 milles marins à l'heure (2). A 60 mètres de pro-

(1) Rachel Carson, *Cette mer qui nous entoure*.

(2) Un mille marin égale une minute du méridien, soit 1.852 mètres.

fondeur, un sous-marin ne sent plus l'agitation de la surface.

Cette action constante de la mer sur les côtes crée les plus beaux paysages : elle ronge, découpe, arrache, brise ; elle creuse des grottes, éboule des rochers, taillade les promontoires, élève des « chandelles »... En d'autres temps, elle « prend son aspect somptueusement étrange » (Shakespeare) ou s'endort paisiblement sous la lune... Alors :

Dans l'ombre claire	Les flots déteints
On ne voit plus	Ont sous la brise
Que le reflux	La couleur grise
Crépusculaire.	Des vieux étains (1).

C'est pourquoi les vrais amants de la mer ne se laisseront jamais d'elle... :

Et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre,
Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer... (2).

Quant aux marées, « les forces mystérieuses qui les créent sont les plus imposantes de toutes celles qui agissent sur la mer ». Les vagues restent superficielles (épaissies au plus de 200 mètres), tandis que les marées intéressent dans certaines baies de 2 à 100 millions de tonnes d'eau !

« Les marées sont la réaction des eaux mobiles de la mer à l'attraction de la lune et du soleil plus lointain... La lune retardant son lever d'une cinquantaine de minutes par 24 heures, l'étale de haute mer subit chaque jour un retard équivalent, du moins presque partout. A mesure que la lune s'approche et s'éloigne dans son orbite mensuelle, la hauteur de la marée varie. Deux fois par mois, quand la lune n'est plus qu'un fin croissant d'argent, puis, quand elle est pleine, arrivent les grandes marées ; le soleil, la lune et la terre sont en ligne... Et deux fois par mois, aux changements de quartier, lorsque soleil, lune et terre sont au sommet d'un triangle (les attractions s'opposent), viennent les basses marées ou morte-eau (3). » Ce sont là des règles générales ; le rythme des marées, leur amplitude varient d'un océan à l'autre et la topographie les modifie : les mascarets (marée montante qui envahit une rivière) en sont une élégante démonstration (4).

(1) Jean Richepin.

(2) Baudelaire.

(3) *Cette mer qui nous entoure*. Ce beau livre est à lire intégralement.

(4) La mer « monte », c'est le flot ; elle reste « étale », puis « descend », c'est le jusant.

On entend quelquefois parler de « **raz de marée** » ; ces phénomènes n'ont rien à voir avec la marée elle-même. Un raz de marée, c'est une vague monstrueuse jaillie des « coupures profondes du sol océanique » sous l'effort d'un tremblement sous-marin. Certaines de ces vagues roulent à la vitesse de 750 km. à l'heure ! En 358, une vague projeta les bateaux de la rade sur les toits d'Alexandrie. En 1858, la côte Pacifique de l'Amérique du Sud vit l'océan se retirer soudain, laissant à sec des navires ancrés par 12 mètres de fond, puis revenir brusquement et les transporter à 400 mètres dans les terres.

Le raz de marée peut être aussi une puissante trombe d'eau soulevée par l'ouragan qui élève d'un coup l'étiage des eaux et s'abat sur le pays avoisinant. Le plus terrible fut celui du 7 octobre 1737 qui, dans le golfe du Bengale, détruisit 20.000 embarcations et noya 300.000 personnes !

Le 1^{er} février 1953, avant la marée d'équinoxe, un raz de marée rompit les digues du Zuyderzée qui protègent la Hollande : il y eut 2.000 morts. L'Angleterre eut 175.000 hectares de submergés : 23.200 têtes de bétail furent noyées. De temps en temps la mer reprend son bien !

Il y a les « **rouleaux** », réguliers et d'allure placide en haute mer et qui, après des milliers de kilomètres, deviennent « des lames de fond », parce que, au contact du sol proche, elles s'élèvent très haut et se lancent sur les côtes.

Il y a enfin des **vagues sous-marines**, épaisses parfois de 100 mètres, qui se produisent entre des couches d'eau de température et de salinité différentes, plus impressionnantes encore, parce qu'elles sont invisibles. Puissances mystérieuses, invincibles, qu'apaise pourtant l'averse soudaine, la grêle ou le vent qui tourne.

Le mystère de la mer ?

Evoquerai-je aussi la **faune marine et la flore** ? Non. Cela dépasserait le cadre de ce guide (1). Mais quand vous pêchez sur la grève crabes et coquillages, ne foulez pas d'un pied aveugle la belle végétation algologique qui habille les rochers, ou marque sur les sables l'étiage des marées précédentes (laisses).

Les algues, fixes ou flottantes, sont, avec le **plancton** (2)

(1) Voyez : *Les Poissons*, Encyclopédie par l'image (Hachette).

(2) Traînez en bateau un filet de soie en forme de bonnet de coton : vous en retirez une bouillie trouble faite d'une infinité d'or-

les vrais pâturages des poissons. Couleur, taille et formes varient, mais le dessin, la prestance, restent fantaisistes, merveilleux. Sur nos côtes foisonnent le fucus, le dictyota, le felvetia, l'ascaphyllum, l'himanthalia, les laminaires. Le corps des algues (Thallophytes, comme les champignons), se compose d'un crampon, d'un pédoncule et d'un thalle fait de lamelles simples ou ramifiées, allégées parfois de flotteurs.

Les algues sont une richesse : combustible (des cendres, on extrait la soude), engrais (après lavage à l'eau de pluie), elles fournissent des gelées, des crèmes (Agar-agar), des confitures, des colles... et de l'iode, depuis qu'en 1812 Courtois s'aperçut de sa présence.

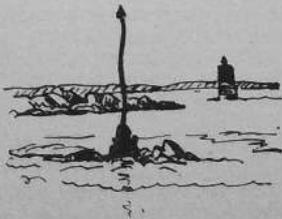
Faites au printemps cette curieuse expérience : prélevez sur un fucus les extrémité renflées qui recèlent les cryptes reproductrices, colorées rouge orangé. Certaines contiennent dans des sacs 8 cellules femelles ; d'autres, des poils ramifiés couverts d'articles rouges, cellules mâles. Versez les uns et les autres, à part, dans un peu d'eau de mer. Mariez les deux : de petits œufs tombent au fond d'où germe aussitôt une algue nouvelle !

Mystère de la mer ? Oui, et mystère adorable !

Emblème des vaincus dont tu chantes le vœu,
O mer, use sans fin tes digues inusables !
Pleure éternellement sous le ciel toujours bleu.
Sœur des souffrants, sœur des damnés, meurs sur les sables
Comme nos désespoirs meurent auprès de Dieu ! (1)

ganismes microscopiques, algues, crustacés, larves ; c'est le plancton, mets préféré des poissons. Dans les eaux claires, il n'y a ni plancton... ni poissons ! Avis aux pêcheurs !

(1) E. Haraucourt, *La chanson de la Mer*.



ITINÉRAIRES

Renseignements

Voitures automobiles et motocyclettes sont laissées en sécurité à l'hôtel Le Barbu, à la pointe de l'Arcouest. (Location.)

Les vedettes assurent le passage (12 à 15 minutes), presque sans interruption, de juillet à septembre, moins fréquemment durant les autres mois. Le passage Paimpol-Bréhat n'a lieu qu'en saison et dépend des marées. (Demandez le prospectus.)

Une bonne part du ravitaillement de l'île vient du continent. On trouve sur place hôtels, pensions de famille, villas et appartements à louer (s'y prendre de bonne heure !), médecin, sage-femme, pharmacien, vétérinaire, P.T.T., syndicat d'initiative (1) et tous artisans.

Il y a au bourg une église catholique.

Une vedette spéciale assure le transport des meubles ou matériaux ; on trouve, au port, à faire porter ses bagages à domicile. (Se renseigner.)

Comment visiter l'intérieur de l'île ?

On peut prendre pension deux ou trois jours à Bréhat divise l'île sud en trois promenades tranquilles : Port-Clos, Guerzido, Bourg et Gardeno ; Saint-Michel, Birlo et Croix de Maudez ; Roc'h Losquet et Citadelle.

L'île nord peut être explorée en une seule excursion d'après-midi.

Si vous n'avez qu'une journée, voire quelques heures, alors, suivant votre humeur... ou vos jambes, choisissez votre circuit sur les cartes détaillées de ce livre ; je dis « choisissez », car il y a dans Bréhat le charmant (Port-Clos et Citadelle), le majestueux (Saint-Michel, La Croix de Maudez, le Birlo), le paisible (le Guerzido), le sauvage (Landes du nord) et le tragique (Le Pann).

Combinez donc un itinéraire en utilisant les cartes, mais ne cherchez pas à tout voir : vous reviendrez ! L'île est toujours prête à vous accueillir : « *Amicis qualibet hora* (2). »

(1) L'actuel président est M. Lenerf.

(2) Il n'y a pas d'heure pour les amis !

ILE SUD

Première promenade :

Port-Clos et Guerzido, Bourg et Gardeno

Durée : 2 heures

En 1900, le voyageur qui touchait Bréhat pouvait écrire : « Le Port-Clos où l'on aborde est aussi joli que son nom ; des falaises l'enlacent, l'une sombre, de pins, l'autre pourpre, de bruyères ; le fond est une plaine doucement relevée où l'avoine et les seigles mouvants blondissent. » Le soir, venant y rêver, il constatait qu' « autour du Port-Clos, les derniers rayons du soleil s'allongent sur les hauteurs », et que « l'anse où la marée bat son plein se couvre de l'ombre des falaises », écho d'un beau vers de Virgile, poète latin : « *Majoresque cadunt de montibus umbrae* ».

Il y a eu depuis quelque évolution, mais le cadre demeure : de belles villas serties de parcs et de jardins fleuris occupent l'ancienne bruyère et l'avoine et le seigle...

Le Port-Clos, organisé par un Bréhatin, Charles Cornic, en 1770, est l'un des trois havres de Bréhat ; les deux autres sont La Chambre et la Corderie. Il comporte trois cales, marée haute, mi-marée, marée basse, de sorte qu'on peut toujours accoster. Quel joli paysage ! Certains qui abordent Bréhat au crépuscule, à l'heure « où les promontoires ont envahi l'horizon », ne craignent pas de comparer cette baie bretonne au golfe de Naples, à l'archipel ionien, voire à la baie d'Along (côte N.-E. de l'Annam) qui passe pour la plus merveilleuse du monde !

Au haut de l'embarcadère, deux hôtels-restaurants à façade blanche et terrasse dominant la mer.

Prenez à droite.

Dès le sommet de la côte, vous aurez une première idée de la végétation de l'île ; le bourg est à 800 mètres tout droit.

Mais tournez plutôt à droite, vers la Potinière et le Guerzido (400 m.), la plage en renom. Elle s'ouvre au sud, entre deux avancées rocheuses ; maisons, petits châteaux ; elle forme une conque de galets et de sable dur où l'on peut, sans danger, se baigner dans une eau tiède (cabines) ; il s'y trouve toujours du monde et tout un peuple joyeux d'enfants.

De la terrasse de la Potinière, vous voyez à droite la tourelle de Min Abat et, à gauche, la pointe de Gouenanen, puis la tourelle des Grands Piliers.

Votre curiosité satisfaite, cherchez un sentier derrière la Potinière, à travers les villas (il en existe un second, plus direct, vers le bourg) ; vous apprécierez dans les jardins secrets la flore de la Côte d'Azur égarée là, semble-t-il : agaves, eucalyptus et mimosas, souvenirs de lointains voyages, n'ont pas déçu les navigateurs qui les ont plantés. Tout ici parle aux Bréhâtins de leurs glorieux ancêtres, et la splendeur actuelle de leur île est une moisson merveilleuse due à leur bravoure, à leur audace, à leur labeur intelligent et obstiné.

Parvenus au sommet de la falaise, continuez ce sentier en corniche, à travers les fougères ; il embaume la menthe sauvage et le fenouil, et vous permet d'admirer de près le second havre de l'île, La Chambre, où l'eau est particulièrement bleue... Remarquez, tout en marchant, la dentelle des criques de galets dont plusieurs abritent d'humbles canots et des yachts somptueux.

À gauche, un castillet, son donjon, sa tour carrée... Devant vous, une jolie maison enfouie dans la verdure ; son escalier rustique descend jusqu'aux flots.

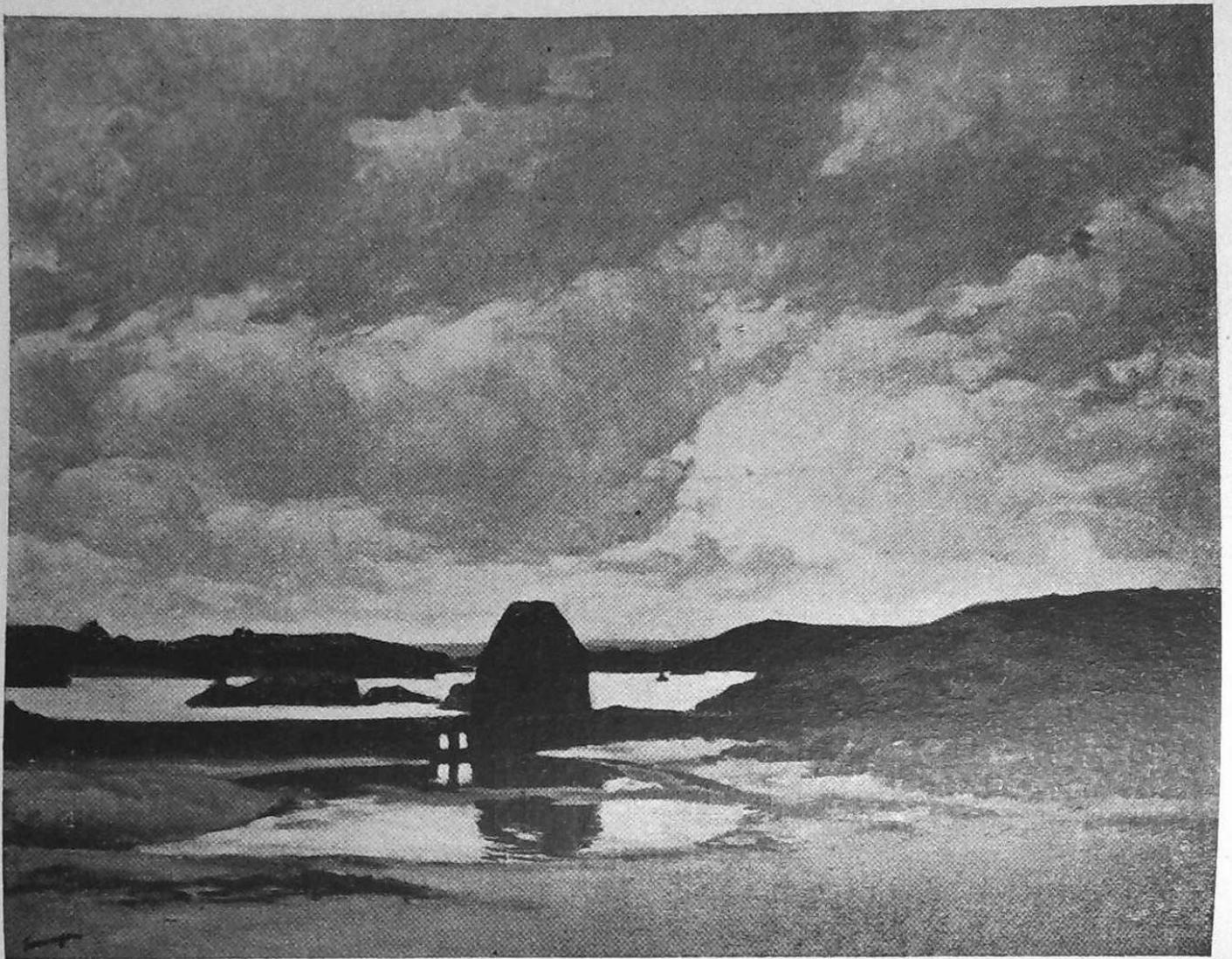
À droite, entre deux rochers, « le trou de la souris », par où les bateaux gagnent la mer. Plus à l'est (2.500 m.), la tourelle de Min Garo ; de gauche à droite, trois amers effilés comme des cierges : Morbic, Roc'h Louet et Kistillic.

Poursuivez.

Là-bas, un bouquet de pins d'où la vue plonge dans l'île Lavret ; là, se cachent sous les broussailles du nord les ruines et le cimetière du monastère de saint Budoc, vieux de quinze siècles (voir p. 66).

Descendez maintenant à travers champs ; la ruine mangée de lierre que vous longez est un ancien « cachot ». Déjà vous devinez le bourg à travers la verdure. Vous l'abordez par « la grève de l'église » ; l'endroit serait charmant (il l'est à marée haute) s'il n'était gâté par un affreux dépôt d'ordures !

On fait de bonnes pêches au bas de l'eau.



Le moulin à mer le soir (tableau de L. Séevagen). Musée d'art moderne. Paris.

Tournez à gauche.

La maison de droite fut habitée par les fameux corsaires, capitaines Corouge et Lambert ; on y montrait récemment encore des sabres d'abordage !

Traversez le vieux cimetière (1).

Qu'en dites-vous ? Paisible entre le flanc sud de l'église et le calvaire ombragé, il offre aux morts un idéal repos ; les tombes amoureusement entretenues, semées de gravier blanc et comme blotties dans une paix fraternelle, s'animent des brassées de fleurs vives qu'on y maintient toute l'année ; une coquille, un bénitier que l'eau du ciel emplît, vous invite à prier pour ceux qui dorment là ; des noms, en plein granit, évoquent tout Bréhat : Cornic, Fleury, Le Bozec, Bocher, Mevel, Colin, Corlouer... Un ancien recteur, mort à 92 ans, veille encore sur ses ouailles ; des peintres, amants de l'île, n'ont pas voulu la quitter : Auguste Matisse († 1931) et son fils Eric fusillé par les Allemands († 1942), F. de Haenen († 1928), qui habitait sur le haut du Port-Clos cette maison de style écossais...

Avant de visiter l'église, levez les yeux vers le clocher-mur de granit gris (type Lannionais) qui la couronne, bâti au XVIII^e siècle sur l'emplacement de l'ancien (1658) ; c'est une sorte de fronton renaissance à balustres entre deux tourelles basses à calotte, orné de trois cloches apparentes et d'un cadran (2).

Vous pénétrez dans l'église par un porche fleuri (1700) pavé de pierres tombales (3) ; au-dessus de la porte, une Vierge assise tenant l'Enfant vous sourit ; ne semble-t-elle pas veiller, comme savent veiller les mères, sur les héros dont les murs, à défaut de tombeaux, conservent les noms, soldats et marins, de part et d'autre du bas-relief du maître Vermare ? Une femme qui soupire vers la Croix, un casque, un béret, des palmes...

Entrez.

Cette église, de fondation très ancienne (XII^e s.), en forme de croix latine à chevet plat, fut maintes fois remaniée : 1677 — 1700 — 1783 — 1823 — 1874 (grandes réparations) — 1895 (restauration complète). Elle est de style ogival et voûtée d'un berceau de bois nervuré. Remercions le recteur avisé qui débarassa son beau granit de l'enduit blanc qu'affectionnaient nos

(1) Le nouveau est plus au nord, sur « la grève de l'église ».

(2) Le recteur d'alors s'appelait Le Roy (1760-1773).

(3) Celle du milieu, tête de mort et tibias, renfermé un corsaire, Emile Canne-Fleury, décédé le 13 décembre 1781.

ancêtres ; dédiée jadis à saint Samson, elle a maintenant pour titulaire Notre-Dame de Bonne-Nouvelle.

Le maître-autel, sorti d'un atelier de Laval, et les deux autels latéraux font cet ensemble majestueux qu'on prisait au temps de Louis XIII (style « rocaille ») : tuffeau (1), marbre noir et bois de chêne s'y mêlent, fouillés de niches, de volutes alourdis de festons de fleurs et fruits dorés.

Le baldaquin d'exposition cache un Christ en Croix.

Dans le chœur, beau lutrin fait d'un aigle de bois sculpté (xviii^e s.), qui viendrait d'Angleterre.

Les autels latéraux comportent un retable peint : celui de gauche représente la Vierge Marie confiant le rosaire à saint Simon Stock et à sainte Brigitte ; celui de droite, le Christ baptisé dans les eaux du Jourdain par saint Jean-Baptiste, dont vous voyez tout auprès une statue de bois peint.

Les confessionnaux sont imposants (xviii^e s.).

Dans la nef :

Une chaire à prêcher (xvi^e s.) soutenue par une cariatide, un homme agenouillé, taillé dans la masse, et un chapiteau. Une belle statue en bois de Saint-Riom (xvii^e s.) qui avait autrefois sa chapelle sur la route du Pann (voir p. 47). Une autre, toute blanche, de saint Expedit, chef d'une légion romaine, martyrisé sous Dioclétien, au iv^e siècle ; sur la croix : « *Hodie* » (aujourd'hui !) et sous sa botte : « *cras* », (demain !) que lui souffle la paresse...

Dans le bas-côté droit :

Le pilier face à l'autel porte 1651... Une bonne copie de la « Descente de croix » de Rubens, dont l'original est à Anvers ; un tableau rappelant l'établissement en 1716 d'une filiale de Notre-Dame de Pitié (2) ; un saint Budoc en bois, œuvre récente d'un Bréhatin ; une sainte Catherine domptant un monstre...

Dans le bas-côté gauche :

Un Christ gisant peint par Dupuis qui fut premier prix de Rome ; une copie de « l'Annonciation de Raphaël ».

Notez la grille en bois des Fonts Baptismaux (xvii^e s.).

Sur le tambour de la porte, une frégate de course du musée des modèles (Brest) qui fut offerte en 1836 par l'amiral Cor-

(1) Craie solide, d'un gris pâle, mêlée de sable et de mica.

(2) Fondée en 1218 par saint Pierre Nolasque et saint Raymond de Pennafort, aidés du roi Jacques d'Aragon, pour le rachat des prisonniers tombés aux mains des Sarrazins.

nic, glorieux Bréhatin. Jadis, à la procession de Kéranroux, quatre marins la portaient sur leurs épaules.

Sortez par le cimetière et longez le presbytère (1638), bien abrité des vents, et vous débouchez sur la place du bourg.

Une carte postale d'avant 1914 la montre ombragée d'ormes centenaires ; abattus en 1948, ils sont remplacés par de jeunes platanes ; cette place, « sorte d'arène démolie par le temps », mais sablée, fleurie, ceinte de bancs de granit rose (1), nous apparaît maintenant comme neuve ; la mairie, minuscule, y « descend » par 13 marches raides. (On lui souhaiterait un meilleur emplacement.)

Deux hôtels-restaurants : « Les Décapités » et le « Celtic » ; entre eux s'est trouvée séparée la fameuse collection d'assiettes (42) et de verres peints (200) provenant du premier cabaret des Décapités, où les artistes peintres et les vedettes du monde entier défilèrent avant la mode de la Côte d'Azur et des Sports d'hiver ; vous y retrouverez leurs « têtes » (Conrad, de Lesseps, Buré, Goncourt, Ary Renan, Ch. Le Goffic, Balcou, Haraucourt, Osterlind, etc.), signées de noms connus : Osterlind, Couturier, France, Bourgain, Botrel, Mottez, Godefroy, Monot, D'Abbadie, Séevagen, etc...

En outre, quelques visiteurs de marque auraient pu signer le livre d'or de Bréhat, s'il eût existé : Pasteur y passa des vacances, notamment en 1885, à Ker Briand, vieille maison de corsaires à tourelle pointue qui porte sur le granit de l'imposte : Flourey, 1749 ; le docteur Bonnaire, gynécologue connu († 1918), y vint en 1886 ; Madeleine Renaud, l'actrice fameuse, en 1940, Jean-Louis Barrault, le peintre Danois Josepsen, etc.

alentour, des boutiques bien pourvues (2).

Une rue contourne la place ; elle vient du Port-Clos et se dirige vers l'île nord.

Descendez vers le sud.

Plus haut que le « Chardon bleu » (café et cinéma) une porte en granit avec inscription dans l'imposte annonce 1611 ! (Henri IV fut assassiné en 1610 ; ce n'est pas tout jeune !) Plus loin, la poste : les lettres postées avant 16 h. 30 sont à Paris et banlieue le lendemain matin... Avant la carrière, un bloc

(1) Un écriteau porte : « Défense de s'installer sur les bancs pour pique-niquer ! »

(2) On trouve au bourg tout ce qui est nécessaire à la vie quotidienne. Marché le mercredi, en saison. Un autre le mardi, à Paimpol, pittoresque et bien achalandé.

de rochers d'où émerge « une tête d'éléphant » ; à droite, parmi les fusains, la pharmacie. Il y a aussi un vétérinaire dans l'île.

Redescendez.

A mi-côte, dans un jardin, sur votre gauche, mimosas et palmiers.

Reposez-vous un instant ; mangez un morceau (crêpière), retenez une table pour déjeuner ; choisissez un souvenir, achetez vos cartes postales...

Coupez la place et montez le chemin empierré.

Voici le calvaire de Kerrano ; quelle est son origine ? Personne n'a pu me le dire. Peut-être un souvenir des Missions prêchées en Bretagne au XVII^e siècle par les PP. Maunoir et Le Noblez ; il porte une sorte d'entablement qui permet d'en faire un reposoir au temps de la Fête-Dieu.

Prenez à droite.

Après l'école, escaladez une roche : vous avez sous les yeux la plaine centrale de l'île où paissent des vaches ; vous dominez l'arête des toits de l'église et son clocher-mur, le vitrail du transept nord ; au loin, une haute maison du terre Briand ; en contrebas, le nouveau cimetière et les ruines de l'ancien château fort de Bréhat ; l'île Logodec et la pyramide de Kistillic.

Descendez vers la plaine.

Devant vous, le Gardeno. Bel assemblage de jolies maisons ; voyez le haut palmier qui les domine et les géraniums-lierres...

Prenez à droite... puis à gauche... de manière à longer le bois de sapins... Vous contournez ainsi une presqu'île où vous découvrirez en bordure de mer des trouées inattendues, des jardins cachés, des villas heureuses, des pâtures tranquilles où broutent des moutons ; hélas, aussi, des maisons en ruine dont les pignons vigoureux semblent implorer le Ciel...

Sur ce rivage, il y a quelque vingt ans, vivait une famille de pêcheurs ; l'homme était célèbre « pour les homards » ; malade, il fut soigné par un médecin parisien en vacances à Bréhat. Quand le mal empira, le praticien l'emmena dans sa clinique et l'opéra. Sa famille en était fort contristée. Or, un soir, à la nuit tombée, son garçon (12 ans), déjà couché, cria soudain du fond du lit clos : « Maman, n'entends-tu pas qu'on frappe à la porte ? C'est papa ! Va lui ouvrir. — C'est le vent, répondit la femme ; ton père est à Paris ; on l'a opéré ce matin. Dors, il est tard. »

Un télégramme arriva le lendemain : le père était mort à l'heure même où son fils l'avait entendu heurter la porte !

Ne vous hâtez point : emplissez vos yeux de tout ce charme... Vous reviendrez en traversant un second village, Crouezen, et retrouverez la route majeure qui monte du Port-Clos jusqu'au Pann.

En tournant à droite, vous pénétrez dans l'île nord ; à gauche, vous redescendez vers le bourg.

Deuxième promenade :

Saint-Michel — Le Birlo — La Croix de Maudéz

Durée : 2 heures

Plutôt que de regagner le bourg, tournez à gauche, puis, la buvette dépassée (50 m.), à droite. Suivez.

A gauche, quelques forts sapins habillent une masse rocheuse ; à droite, le havre de la Corderie dans sa plus grande largeur (700 m.), piqué de deux rochers, Roc'h ar Glebiou et Roc'h ar Velen (voir p. 49). L'eau est toujours calme, et quand le soleil est ardent, elle « vibre ». On se dit : « Que je serais heureux ici ! »

Tout droit.

Identifiez dans le sentier un gros mûrier qui n'est peut-être pas pour vous un arbre familier... Vous êtes au pied du mont qui porte la chapelle Saint-Michel (26 m.). Gravissez lentement l'escalier à paliers de 37 marches en vous préparant à l'émotion d'une belle « découverte » ; vous avez de là-haut tout Bréhat sous les yeux, avec l'impression de vous trouver sur le pont d'un navire à l'ancre.

Examinez le panorama.

Phare de Rosédo, sémaphore, toit pointu d'un moulin à vent, phare du Pann... La Corderie, dont une grève proche, marquée par deux pins parasol, offre une plage agréable de galets et de sable dur (la baignade y est facile), avec, sur la droite, des rochers « couverts d'un épais goémon glauque, ourlé de larges perles noires »... A l'est, à vos pieds, la plaine intérieure, puis,

le bourg ; vers le sud, le moulin de Kertarec et l'océan de verdure qui masque le Port-Clos ; à l'ouest, les hauteurs du Goaréva et de Roc'h Losquet (28 m.) ; tout près, l'un des plus beaux sites de Bréhat, le Birlo et son moulin à marée ; installez-vous devant la Croix de Saint-Michel.

L'étang marin (2 hectares) est séparé de la mer par une digue large de 6 mètres, en gros blocs empilés, qui s'appuie sur un dôme rocheux. Roc'h ar Moch, où se cachent, dit-on, des loutres ; sur la gauche, un moulin, jadis coiffé de chaume ; en 1515, il était déjà là, bâti, paraît-il, par des moines de l'abbaye de Beauport en pénitence. Il a fait son métier de moulin jusqu'en 1916. Par l'écluse, la mer emplissait l'étang à marée montante et s'échappait à marée descendante par une issue restreinte qui la forçait de mouvoir une roue à aubes. Il s'est pris quelquefois dans cet étang, après tempête, des tonnes de muets.

C'est une propriété privée, qui appartient à la maison de droite, bordée d'une riche allée d'hortensias ; l'ensemble est classé par les Beaux-Arts.

Appelez ; l'écho de votre voix sera renvoyé par le gros roc.

La vue s'étend, par-dessus le Kerpont et l'île Béniguet (où l'on accède à pied aux grandes marées basses), jusqu'au continent ; par temps clair, on aperçoit Loguivy, l'embouchure du Trieux, l'île Verte (voir p. 68), l'île à Bois, endommagée par l'occupation, et, très à droite, l'île Maudez (voir p. 71)...

Que de balises et d'écume, que d'ilots noirs, périls sournois pour la quille des bateaux de pêche !

La chapelle Saint-Michel est fort ancienne ; elle répond à la coutume chrétienne d'élever à cet archange ce genre d'ex-voto sur les points culminants : le mont Saint-Michel en Normandie, Saint-Michel d'Aiguille en Haute-Loire, etc... La chapelle est un rectangle avec chevet à pans abattus ; elle remplaça, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, un édifice plus ancien. En effet, très délabrée, elle fut restaurée en 1860 par les soins de l'ingénieur Raynaud, qui dirigeait la construction des phares de la Manche, et fit ainsi plaisir aux Bréhatins ; peinte en blanc, elle sert d'amer à la navigation. La nuit, le phare du Rosédo, qui tourne comme l'aile portante d'un hélicoptère géant, l'éclaire à chaque passage et guide le noctambule attardé. On y célèbre la messe le 29 septembre, en la fête de saint Michel (1). Il y a malheureusement sur les murs de la chapelle des inscrip-

(1) A l'intérieur, statues anciennes de saint Michel et de saint Roch.

tions qui la salissent, même si, par hasard, elles expriment une pensée digne ou une prière. Les touristes n'ont pas toujours un goût parfait ! La maisonnette proche de la chapelle fut érigée en 1898, sur les ruines du sémaphore, moins conséquent que l'actuel et détruit par la foudre en 1820. Elle est appelée, dit-on, à disparaître.

Descendez maintenant et contournez sur la droite le massif rocheux pour attraper le chemin qui longe l'étang, puis la maison des hortensias. A la fourche, obliquez à gauche, passez devant une ferme... devant de belles villas (dont celle du maître sculpteur Vermare, au toit de chaume imité)... jusqu'à la dernière, enfouie dans les fleurs et défendue par une barrière rouge, celle du peintre Séevagen, qui ouvre volontiers (s'il n'est pas à la pêche) son magnifique atelier.

Quel paysage ! Distinguez-vous au loin, vers le sud, l'hôtel Barbu, à l'Arcouest, où l'on prend la vedette ?

Redescendez à la bifurcation, et grimpez sur la gauche.

Respectez le pluviomètre et les appareils enregistreurs... Admirez dans le jardin d'un artiste parisien la végétation luxueuse de l'île.

Au sommet, vous attend un spectacle enchanteur. A marée basse, des bas-fonds rocheux où la lumière éveille une gamme de bruns surprenants ; à marée haute, des ilots sans nombre surgissent, que le soleil couchant grandit de leur ombre mouvante...

Allez vous asseoir sur les degrés de la Croix de Maudez (1), plus loin que cette maison décorative qui fut l'atelier de Vermare...

L'île Maudez est en face, sommée d'une tourelle basse qui semble une grosse ruche (voir p. 71). Jamais vous n'oublierez ce paysage... Que n'avez-vous le temps d'attendre un coucher de soleil ! Il n'en est guère de plus divers ni de plus merveilleux... Et vous diriez avec Paul Bonnetain :

J'aime à voir, défrichant cette plaine amoureuse,
Les lames s'aligner en longs sillons, que creuse
Infatigablement le soc d'or du soleil...

A vos pieds, sur la gauche, l'ancien abri du canot de sauvetage. Une légende rapporte que les Bréhatins du VI^e siècle accueillirent mal saint Maudez venu de son île les évangéliser ; ils le laissèrent coucher dehors au creux d'un rocher, puis

(1) Jusqu'en 1914, on y célébrait un « pardon » le dimanche de la Trinité.

appelèrent le diable à leur aide pour l'expulser. Le diable, en ricanant, somma le saint de prouver la puissance de son Dieu en regagnant son île dans une auge de granit ; sans hésiter, saint Maudez mit l'auge à flots et s'éloigna tranquillement... Le diable, furieux, imprima rageusement ses griffes sur le plat d'une roche carrée, presque en mer, à droite du hangar : elles y sont toujours ! Cependant, toutes sortes de misères frappèrent les Bréhatins... qui comprirent, rappelèrent saint Maudez, et, en signe de pénitence, élevèrent cette Croix.

Avez-vous encore cinq minutes ?

Poussez jusqu'à la pointe nord, Pen ar Bout (200 m.), jetez un regard sur la Corderie : il y aura peut-être des langoustiers à l'ancre.

Rentrez par le même chemin.

De l'étang, vous regagnez le bourg en dix minutes si vous coupez en diagonale la prairie centrale, ou le Port-Clos (20 minutes), en suivant tout droit jusqu'au tertre Simon où vous obliquez à droite, puis à gauche.

Bon retour!



Troisième promenade :

Roc'h Losquet et Goaréva

Durée : 2 heures

Du moulin à marée, prenez le chemin du Port-Clos ; passez devant une petite ferme ombragée de deux forts beaux figuiers, puis, franchis quelque 30 mètres de pourpiers de mer au feuillage d'argent, inclinez à droite par un sentier très étroit.

Villas fleuries, vergers... village de maisons bréhatines insoupçonné... Continuez tranquillement...

A droite, le spectacle est merveilleux : le Kerpont roule ses eaux comme un fleuve, l'île Béniguet expose toutes proches ses prairies vert-pomme et vert-bouteille, ses moissons blondes ou ses terres labourées, ses bois sombres, presque noirs, profilés sur l'horizon pastel... (voir p. 76).



La moisson à Bréhat (tableau de L. Séevagen).

Voici les abords de **Roc'h Losquet**.

Enfilez ses venelles, suivez le dédale de ses allées bordées de fusains ; grimpez jusqu'au sommet, lentement. Vous serez payés de votre effort ; le paysage s'étale : à droite de Béniguet, la petite île Grouezen qui, sur la carte, paraît être le couvercle abandonné du moulin à marée ; au loin, Maudez ; à gauche, Ragnenez ; au second plan, le Bouc, la Chèvre (1), l'île Verte qui se reconnaît aux deux pins qui la couronnent (voir p. 63), les Trois Îles et nombre d'îlots ; au lointain, le continent.

Baignez votre âme dans cette beauté que la main de l'homme n'a ni faite, ni truquée.

Descendez maintenant et suivez l'un des routins qui, à travers les hautes fougères, escaladent la colline opposée, le **Goaréva**. Parvenus sur la crête, appuyez à droite, montant toujours, au milieu des pins fleurant bon dans le soleil... Ne perdez pas de vue la mer... Vous atteignez ainsi la **Citadelle**.

Sous le règne de Louis XV, il y avait là une batterie qui, avec celle de l'Arcouest, assurait la sécurité du mouillage excellent du Fauconnier fréquenté par les corsaires. La Citadelle actuelle a été bâtie sous le second Empire, de 1860 à 1862 ; lors du vote de la loi militaire de 1872, qui augmenta nos effectifs, on y logea des soldats jusqu'en 1875, époque où furent achevées les casernes de Guingamp. Abandonnée, la Citadelle, après Fachoda (2), se vit soudain réarmée (11 janvier 1899), dans la crainte d'un conflit avec les Anglais ; de Langres, vint une batterie d'artillerie lourde et, de Saint-Brieuc, une compagnie du 71^e de ligne. En 1914, elle abrita pendant trois semaines des territoriaux. Aujourd'hui, la Citadelle loge des familles sans toit (3). Cette construction crénelée est très soignée, entourée de douves profondes de 5 mètres ; elle résume la science militaire du XVIII^e siècle.

Remontez sur la crête... Allez jusqu'à la maison vide des anciens gardiens de la citadelle et, à travers le vallon de fougères où vous rencontrerez des peintres, gagnez l'abri du **canot de sauvetage** que vous visiterez.

Il porte le nom du donateur : *François-Henri-Provensal*.

(1) Proverbe breton : « Pé ve Bouc'h war benn, e ve da diwal diouz Menn. Quand on a le bouc en proue, il faut se garder de la chèvre. »

(2) Au Soudan égyptien, près du Nil. Occupée en 1898 par l'expédition Marchand, dut être rendue aux Anglais.

(3) On y trouve des pièces de 10 mètres sur 51

C'est un canot à deux moteurs Baudoin, de 25 ch., capable de filer 9 nœuds (1).

Le 28 mars 1952, le sémaphore signalait d'un coup de canon qu'une des vedettes des huitriers du Trieux se trouvait en perdition dans la baie de Paimpol ; en un clin d'œil, l'équipage au complet (7 hommes) se lançait sur la mer déchainée par un fort vent d'est. La vedette coulait près de Kerity, en Paimpol. A la fusée lancée du canot, répondirent les signaux lumineux des pompiers du continent. Alors, les 4 naufragés se jetèrent à la mer et le canot les recueillit... A 22 h. 30, on touchait le Port-Clos : joie, félicitations, champagne...

Par le sentier en corniche, contournez le Goaréva, saluez au passage la cale des marées basses, la tourelle des Pierres-Noires... Grimpez... Le panorama est merveilleux... Quel séjour idéal pour des campeurs : voyez où sont plantées leurs petites tentes multicolores ! C'est la **Pinède** de Bréhat.

Suivez.

Voici la jetée de la seconde cale, appuyée sur un éperon rocheux ; de l'autre côté du Port-Clos, la falaise est couronnée d'un bois de sapins bien fourni où s'enivre de soleil une des plus belles demeures de l'île enchantée ! Puis, la colline s'infléchit et creuse deux grèves de sable doré où les barques dorment sur leurs béquilles ; à l'arrière-plan, le tertre Blanc fait figure d'amphithéâtre, semé de rocs, bosquets et villas.

Si vous n'avez pas le pied sûr, remontez vers la crête, suivez la route à droite et, à travers un beau rideau de fougères et d'ajoncs, puis de jardinets fleuris, vous parviendrez au tertre Simon, qui porte un rocher en forme de sabot posé sur un socle de granit : quand ? par qui ? pourquoi ? Mystère !

Tournez à droite, puis à gauche, et vous serez surpris d'être au Port-Clos.

Si vous ne craignez pas un peu de gymnastique appliquée, suivez le sentier parallèle à cette grande bâtisse aux larges baies (d'où la vue est admirable), découvrez dans les pins et les fougères un routin abrupt qui plonge droit vers le bassin du Port-Clos... Vous aboutissez sur un ancien embarcadère. N'obliquez pas vers la droite : il y a de la vase alentour de la chaussée de ciment qui mène aux cales ; suivez le fond de la crique entre les bateaux retraités qui s'attristent de sécher si proches de la

(1) Ne boudez pas devant le tronc des offrandes : le canot moderne qui va remplacer l'actuel vaut la bagatelle de 30 millions. On vous dira pourquoi.

priété qui est là, riche d'une magnifique végétation. En dessous, c'est le Bec Samson où jadis avait lieu, le dernier dimanche de juillet, le grand « Pardon » dans la chapelle de saint Samson, patron du diocèse de Dol et de l'église de Bréhat.

Voici son histoire :

En 1720, un Bréhatin fut pris par les Barbaresques et retenu dans un bagne d'Alger. Il fit vœu, s'il était racheté par les Pères de la Merci (voir p. 38 en note), de bâtir une chapelle à saint Samson ; exaucé peu après, il réalisa sa promesse. Cette chapelle, en 1898, devint propriété privée. Un bois de mimosas l'entoure.

Un sentier sur la droite conduit au sémaphore à travers la prairie ; on ne le visite pas : regardez-le.

Le sémaphore et son antenne étaient jadis installés sur le haut du tertre qui porte la chapelle Saint-Michel ; détruit par la foudre en 1820, il fut transporté sur cette lande, haute de 32 mètres (1862). Il ne comportait pas de tour ; aussi était-il interdit de construire dans les environs de manière à ne rien masquer des contours de l'île ; les plaintes des gens se multipliant, on éleva la tourelle qui permet une surveillance plus efficace et laisse le champ libre à la construction.

La nuit (spectacle impressionnant qu'on ne peut décrire !), on aperçoit du sémaphore 12 phares. Les voici dans l'ordre, en partant du nord : Rosédo, Roches-Douvres, Barnouic, Le Pann, La Horaine, Le Grand-Légeon, Fréhel, Lost-Pic, Bodic, La Croix (construits tous deux par Vauban), Menn Crenn, Les Héaux.

Un canon de 75, en cas de sinistre, donne l'alarme au canot de sauvetage ; un puissant projecteur mobile peut éclairer la mer à l'endroit voulu.

Ce panorama mérite qu'on s'y attarde : toute la côte se déroule sous vos yeux...

Si vous n'êtes pas pressés, descendez à travers le pré, vers le phare du Rosédo ; prenez à gauche la voie macadamisée, passez devant la maison « Bellevue » et suivez tout droit vers l'amer du Rosédo, cette tourelle blanche, à l'ouest. Arrivés près d'un puits, obliquez à droite et suivez le sentier herbu...

Voyez le travail implacable des vagues qui creusent ces étroites et profondes calanques, ces gros galets polis, ces rochers balafrés, comme taillés à la serpe, à demi vêtus de lichen réséda... Quels griefs inavoués ronchonnet ces flots toujours en mouvement ?

L'archipel de granit hérissé au loin la mer
De bizarres profils et de criques sauvages ;
Le flot, las de glisser sur le sable des plages,
Va les heurter, joyeux, pendant les nuits d'hiver ! (1)

Vous êtes à l'entrée de la Corderie ; l'île Maudez est là sous vos yeux (voir p. 71).

Suivez en corniche, vers le nord-est, le sentier des douaniers frayé par des siècles de sabots, de guérite en guérite. La vue est constamment grandiose !... Sur la droite, s'allonge paresseusement la vraie **lande bretonne** chantée par Th. Botrel (2) et hantée, dit-on, de Korrigans, farfadets, lutins et folklieds... Mais il y a belle lurette qu'on n'en rencontre plus !

Quand le sentier vous amènera pour la seconde fois sur le bord d'une haute falaise, trouvez un routin qui vous permettra d'aller vous asseoir dans la « chaise » où Renan s'installait pour contempler l'infini de la mer, douloureux et inquiet : (3)

« Il me semble souvent que j'ai au fond du cœur une ville d'Ys qui sonne encore des cloches obstinées à convoquer aux offices sacrés des fidèles qui n'entendent plus ; parfois je m'arrête pour prêter l'oreille à ces tremblantes vibrations qui me paraissent venir des profondeurs infinies, comme des voix d'un autre monde. Aux approches de la vieillesse surtout, j'ai pris plaisir, pendant le repos de l'été, à recueillir ces bruits lointains d'une Atlantide disparue... » (4)

Quant à vous, gens pressés, piquez du sémaphore vers le **phare du Rosédo** (1862), phare tournant (un éclat toutes les 5 secondes) qu'on ne visite pas. Les bâtiments comportent de beaux logements pour les ministres de passage et les inspecteurs officiels. Du Rosédo, le gardien allume chaque soir le feu fixe du Pann (1.600 m. à vol d'oiseau). Ce gardien, en fait, est une femme ; elle succède d'ailleurs à sa mère qui habitait le phare du Pann où elle mourut à 81 ans, après 55 ans de service ! L'actuelle gardienne occupe la petite maison blanche au pied de la tour du phare ; les pièces sont vastes, peintes en vert : trois chambres, une cuisine, une salle à manger, un bureau.

(1) J. Perdriel-Vaissière.

(2) Auteur de la *Paimpolaise* inspirée du roman de P. Loti, écrite deux ans avant qu'il ne vienne à Paimpol ; heureusement, car Paimpol n'ayant point de falaise, il eût été gêné pour la rime !

(3) Originnaire de Tréguier, Renan passait ses vacances à Bréhat, chez sa tante Pauline.

(4) Renan. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*.

De là, prenez à gauche une piste herbue qui conduit à la « chaise de Renan ».
(Voir plus haut.)

Quittez votre observatoire et suivez le long de la côte... Des ruines vous indiquent où s'élevait autrefois le fort de Pouillac.
Ne manquez pas, sur votre droite, au milieu des fougères, un curieux rocher qui semble être le buste de Mirabeau coiffé de sa barrette !

Pointez maintenant vers l'étang salé, le Lenn (grève de Groua), qu'un gros bourrelet de galets entassés sépare de la mer.

La digue franchie, gravissez la prairie (1) ; regardez vers l'est ; il s'en faut de bien peu que la mer n'ait ici séparé Bréhat de son actuel sommet, créant une troisième île (comme à l'ouest, Grouezen, Béniguet et Raguenès) : l'isthme a moins de 250 m. A l'horizon, la côte d'Angleterre ; au nord, le sillon de Talberg et le phare des Héaux.

Étroite chaussée de 3 km., sable et galets, qui s'avance dans la mer vers le nord-est, au milieu des récifs (rochers de la Moazy), le sillon de Talberg est né de l'effort opposé des deux courants qui vont et viennent deux fois par jour dans les anses de Pontrieux et de Tréguier ; on y récolte du goémon, surtout des laminaires, qu'on brûle pour l'engrais. Le sillon s'achève au phare des Héaux bâti sur un plateau de granit balayé de courants et d'orages. Sa construction remonte à 1832-1840. Les pierres furent façonnées dans les chantiers de la Corderie, puis transportées. Opération délicate : le débarcadère de bois ne résistait pas au ressac des Héaux. L'ingénieur Raynaud écouta les conseils d'un modeste charpentier bréhatin, et l'on fixa une « chèvre » au sommet d'un rocher à pic où les gabares abordaient facilement ; les matériaux débarqués furent alors aisément transportés à pied d'œuvre au moyen d'un « chemin de fer » lancé sur le précipice qui séparait le rocher de l'emplacement de la tour du phare. Ce phare, dont les pierres sont assemblées en « queue d'aronde » (comme les monuments des Pharaons égyptiens), porte à 9 lieues son ruban de lumière et couvre la Horaine et les Echaudés. Dans l'ouragan, son paratonnerre oscille d'un mètre ! Détruit en 1944, il est aujourd'hui réparé.

Suivez à travers la bruyère... Si elle est fleurie, faites un bouquet... Ici, le travail humain n'apparaît plus, mais cette nature vierge a bien des charmes... Il y a toujours un fort mouve-

(1) Une croix de Lorraine sur la roche de gauche marque où se rassemblaient les « maquisards » de l'île, sous l'occupation.

ment sur ces grèves ; la mer n'y admet pas de frein. En 1892, un veau marin vint s'y échouer ; en 1919, un baleineau de 15 mètres dont le squelette git encore à l'île Béniguet.

Suivez. A droite, le village de Kerrien. Devant vous, un mur de clôture ; franchissez-le par la porte de gauche proche de la mer ; escaladez un massif ; devant vous, les rochers roses du Pann... Est-ce beau ?

Sur votre droite, en pleine solitude, égayée de phormium, entre bosquets et rochers, la propriété du poète Edmond Harau-court, conservateur du musée de Cluny, qui passait à Bréhat chaque année deux ou trois mois ; elle est reconnaissable à son abside arrondie. Le poète, mort en 1941, a légué cette maison à l'Université de Paris. Voici de lui quelques vers :

Si tu veux être grand, bâtis ta citadelle
Loin de tous et trop haut, bâtis-la pour toi seul ;
Qu'elle soit imprenable et vierge et qu'autour d'elle
Le mont fasse un rempart et la neige un lincaul.

.....
Seul, divinement seul ! Car l'exil, c'est du rêve,
C'est le lait de la force et le pain des vertus,
C'est l'effort idéal du songe qui s'élève
Et le seuil retrouvé des paradis perdus ! (1)

Traversez encore des prés, puis la lande ; la fougère elle-même disparaît... Vous marchez sur du gazon rasé, souple comme du velours... Avancez en silence... Écoutez la mer...

Vous êtes au Pann.

Sur la grève, parmi les galets arrondis par les flots, des pierres noires ; elles pèsent lourd sous un faible volume ; les marins les appellent « pierres de fer » et s'en servent pour lester leurs canots.

Une rampe accède au phare. A mi-chemin, sur la gauche, en mer, le rocher de la Vierge. Montez.

De la plate-forme, vous dominez la mer dont la coloration varie avec la marée, l'état du ciel et le vent. A gauche, en dessous, le gouffre du Pann et sa lourde pierre transversale en équilibre sur deux énormes blocs surgis, semble-t-il, du fond de la mer ; une légende terrible explique cet étrange désordre et les clameurs qui, par gros temps, s'en échappent.

Mériadec, comte de Goëlo, avait deux fils, Gwill et Isselgert, deux bandits, opprobres de leur famille. Ils complotèrent un jour d'occire leur père et de s'emparer de ses biens. Mériadec apprit le complot et s'enfuit. Aidés du démon Golo-

(1) E. Harau-court : *Seul*.



Un orage sur Bréhat, devant le Kerpont (tableau de L. Sévagen).

Robin, Gwill et Isselgert rejoignirent leur père au nord de l'île et l'assassinèrent lâchement ; puis ils chargèrent le corps sur leurs épaules et gravirent la falaise pour le précipiter dans la mer... Soudain ils sentirent leurs pieds s'attacher au sol, leurs épaules fléchir et leurs bras se pétrifier... Changés en rochers par la colère divine, ils sont demeurés là, penchés vers le gouffre et liés par le cadavre de leur père dont le sang rougissait la pierre...

Le mot « Pann », souvent orthographié Paon, n'a rien à voir avec cet élégant volatile ; le terme breton « Penn » signifie « extrémité » ; prononcé « pan » par les visiteurs, il rappelle le martèlement de la pierre transversale contre les parois qui la soutiennent chaque fois que la violence des flots la soulève.

Malgré ce tragique souvenir, les jeunes filles de Bréhat ne craignent pas de venir consulter l'oracle qui depuis le drame hante, dit-on, le gouffre du Pann ; pour ce faire, elles jettent des galets ; s'ils tombent au fond directement, elles se marieront dans l'année ; s'ils rebondissent de parois en parois, elles attendront autant d'années que de coups frappés.

Le phare du Pann (1853) était avant la guerre de 1939 une tour carrée de 70 marches assez rustique, et le logement des gardiens très fruste, coiffé de zinc. Détruit comme le Rosédo, en 1944, il fut reconstruit de 1947 à 1949. C'est un appareillage magnifique, en beau porphyre rouge poli ; mais sa silhouette est assez étrange dans ce rude paysage de mer agitée.

Regardez encore... et pour mieux goûter l'âcre saveur de ce mystère, lisez à mi-voix ces quelques strophes, qu'en juillet 1836 écrivait Victor Hugo devant la mer, à Saint-Valéry :

Oh ! combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune,
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !
Combien de patrons morts avec leurs équipages !
L'ouragan, de leur vie a pris toutes les pages
Et d'un souffle, il a tout dispersé sur les flots.
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée,
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée,
L'une a saisi l'esquif, l'autre, les matelots !
Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Oh ! que de vieux parents qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts, en attendant chaque jour sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus !

Rentrons maintenant.

Sur la gauche, un puits couvert et une maisonnette où les douaniers serraient leurs prises... A 500 m., à droite, la villa d'Haraucourt.

Suivez tout droit la grande piste.

Plus loin, sur la droite, un minuscule sentier aboutit à un édicule perdu dans les ajoncs qu'on dit avoir renfermé jadis la poudre nécessaire aux batteries du Pann, de Morbie et du Rosédo (?), à moins que ce ne soit un refuge de douaniers. Plus bas, une ferme et une belle demeure dans un jardin ourlé d'hortensias.

Descendez la côte.

Sur la gauche, s'élevait autrefois le village de Saint-Riom, peuplé, dit-on, de lépreux qui agitaient leurs claquettes pour éloigner les passants ; ils avaient leur cimetière. Il subsiste, près d'une fontaine qui s'écoule dans un marais, les ruines de la chapelle et un bénitier. On avait pensé la restaurer. Mais la Commission départementale des sites exigeant un toit en harmonie avec leur style médiéval, on ajourna faute de ressources : il n'en restera bientôt plus rien !

Pour visiter le charmant village de Kerrien (14 maisons, dont une artistement transformée), suivez la route goudronnée ; sinon, coupez par la prairie, le cap sur l'angle droit du bois de sapins...

Je pense à ce qu'écrivait un voyageur du XIX^e siècle : « ... et à Kervaréva (Kervarabès), dernier village qu'on rencontre en allant vers le nord (Kerrien ou Saint-Riom), ce ne sont plus que des huttes en pierres sèches, à peine cimentées avec la boue du rivage, et couvertes de gazon. » Les temps sont changés ! Reste qu'on y brûle encore ajoncs, fougères et « bois d'herbes », les « coursesaudes », mélange de bouse et de paille hachée séché au soleil.

A main gauche, un curieux assemblage de maisons aux décrochements inattendus ; inclinez à gauche par un sentier qui mène à la grève : vous en admirerez la façade.

Passé le bois de pins qui offre sur la baie d'Ot ar Ouis un spectacle apaisant, vous retrouverez l'étranglement de l'Etang salé.

Suivez, serpez dans la plaine, montez, descendez... A droite, le Rosédo, le sémaphore, un moulin, des bosquets... A gauche, le Pann d'où vous venez... Un groupe de maisons... Plus loin, sur la droite, une vieille entrée, sous un figuier, porte une inscription et la date 1669...

Plus bas encore, la chapelle de Kéranroux :

Le soir a tendu de sa brume
Les peupliers de Kéranroux ;
La première étoile s'allume !
Viens-t'en voir les peupliers roux (1).

Son plan est un rectangle avec un chevet à pans coupés ; elle fut reconstruite au XIX^e siècle, sous l'épiscopat de Mgr David, dont les armes ornent le chœur ; un petit clocheton montre le ciel comme un doigt tendu. Par le chemin qui longe la chapelle, on rejoint la Corderie.

A 200 m., tournez à gauche, juste avant le bois de sapins (arbres de 20 ans !), histoire de jeter un coup d'œil sur la jolie baie d'Ot ar Bis, où s'est heureusement dénoué un drame de la mer digne d'être connu :

Un samedi soir, au cours de l'hiver 1950, un petit chalutier de pêche de Pors-Even, le *Lorraine-Cross*, monté par 5 hommes, s'en revenait chargé de soles, turbots et autres poissons fins. Un brouillard épais couvrait la mer et la houle était forte. Un affreux craquement, soudain, vers minuit se fit entendre : on avait « touché » sur les Roches Douvres, à 30 km. de Bréhat. Une large voie d'eau mettait l'équipage en péril. On mit à la mer le petit canot de 8 pieds (2 m. 64 l) ; l'un des matelots, qui pesait 100 kg., refusa d'y descendre : « C'est votre mort à tous, dit-il, je reste ici ! » Mais les autres n'acceptèrent point. Le capitaine trancha en ordonnant au récalcitrant de se coucher dans le fond du canot ; trois s'étendirent sur lui, tête-bêche, et le capitaine, saisissant un aviron, commença de godiller, debout dans la nuit noire... Il godilla seul 15 heures ! Le moindre mouvement de ses compagnons aurait chaviré l'embarcation surchargée. Ils abordèrent enfin, malgré les récifs, dans cette anse calme où donnait la maison du frère du capitaine. Personne ne les avait vus ! Il fallut les extraire l'un après l'autre, plus morts que vifs... Quant au valeureux capitaine, plus un carré de peau dans la paume des mains !

Revenez à la bifurcation. Tournez à gauche : voici le pont Vauban.

Tout droit jusqu'au bourg...

Saluez au passage la croix de Kerrano !

(1) Ch. Le Goffic, *Amour breton*.

TOUR DE L'ILE EN VEDETTE

Ile méditerranéenne, joli coin d'Arcadie, Bréhat justifie la belle image de J.-J. Rousseau parlant de la félicité « paisible et reposante à l'intérieur autant qu'escarpée sur ses bords ». En effet, vue du dehors, l'île offre un spectacle auquel on ne s'attend point et qui ne révèle en rien les secrets de l'intérieur.

En 1848, un visiteur écrivait : « Bréhat, vu de distance, présente l'aspect d'une terre inhospitalière incapable de nourrir le moindre habitant ; quelques pas à l'intérieur ont bientôt détruit cette erreur. » (De Quatrefages.)

C'est pourquoi beaucoup font le tour de l'île à bord des vedettes blanches qui ont remplacé le petit caboteur du XIX^e siècle et les jolis voiliers du patron Le Gréguer, de Paimpol (1908), et des frères Olivier et Jean Colin, au temps heureux de *l'Insulaire* et du *Petrel* ; c'est là qu'on prend conscience du formidable combat que se livrent sans trêve la Terre et les Eaux !

Les contours de l'île résument presque tout l'appareil géographique : grèves de sable et de galets, criques étroites, anses arrondies, rochers abrupts, passes dangereuses, plages tranquilles, havres profonds, balises, amers, phares et sémaphore...

Si le soleil du matin vient dorer délicatement cet ensemble, vos yeux s'émerveilleront de sa gentillesse ; si les feux de midi l'éclaboussent, vous resterez pantois devant la hardiesse de ses contre-jours, le chaos de ses lignes ; si l'or du couchant renforce ses tonalités fauves, un brin d'inquiète mélancolie vous envahira : il y a toujours un coin de poésie dans nos âmes où la beauté des choses chante !

Vous embarquez, soit à la pointe de l'Arcoest (ne vous trompez pas de vedette !), soit au Port-Clos de Bréhat. C'est un périple d'environ 10 kilomètres, qui dure 50 minutes environ. (Il y a moins de 3 kilomètres entre la terre et Bréhat, ce qui représente une traversée de 12 minutes.) A marée haute, on vire d'ouest en est ; à marée basse, d'est en ouest (1).

(1) Dans ce cas, « remontez » l'itinéraire en vous aidant des « étoiles ».

On rencontre toujours un fort courant dans le milieu du parcours : c'est le flot du Kerpont.

La vedette quitte la digue de l'Arcoest, pique vers Bréhat... franchit le Ferless... vire à bâbord (gauche), entre la tourelle des Pierres-noires et Karrec-Velen, et s'engage dans le Kerpont, couloir encaissé, rapide, entre Bréhat et les 3 îles horizontalement superposées, Raguénès, Béniguet et Grouezen.

* A tribord (droite), le débarcadère des basses mers, les hauteurs du Goaréva, couronnées de pins ; une maison abandonnée qu'habitaient autrefois les gardiens de la citadelle... Un panneau indique où passe le câble sous-marin qui rattache l'île au continent...

L'abri du canot de sauvetage : en 1887, ce canot était remisé à la pointe du Rosédo ; à marée basse, l'eau se trouvait trop éloignée ; en 1889, il fut transféré à Pen ar Bout ; le courant gênait la mise à l'eau ; en 1910, il vint ici, à Min ar Raz...

* Un vallon de hautes fougères, puis, un peu en retrait, un point culminant de l'île, Roc'h Losquet, aux flancs duquel s'accrochent des grappes de maisons (voir p. 38).

* Bientôt, voici devant vous, sur la falaise du Birlo, parmi les fleurs envahissantes, l'atelier du peintre Séévagen... Au fond d'une baie, le Moulin à marée ; derrière, sur un dôme, une petite chapelle blanche dédiée à saint Michel.

* Avant les deux balises, face au cap du Birlo, une vieille Croix de granit qui tend ses bras vers l'horizon : c'est la Croix de Maudez (voir p. 44) ; derrière, le toit de l'atelier du sculpteur Vermare qui demeurerait au Birlo.

Vous coupez la Corderie, havre naturel, profond d'un kilomètre, où les bateaux de pêche et les côtres langoustiers de Morlaix trouvent un abri sûr en tous temps ; ils s'en viennent à la morte-eau (premier et dernier quartier de la lune) se reposer deux jours, tandis que sont immergés autour des Roches-Douvres leurs 7 à 8 kilomètres de filets.

Voyez-vous cette grande maison blanche et sa digue ? La digue date de 1832. Là étaient les chantiers de construction pour les phares de la Manche, dirigés par l'ingénieur Raynaud. En outre, les ateliers nationaux établirent des talus de 1848 à 1852, jusqu'au cap Samson, pour limiter l'effort des flots. L'utilité de cette base cessa lors de la mise en service du chemin de fer Guingamp-Paimpol, en 1888, d'où les matériaux s'acheminèrent directement vers les différents chantiers. Le hangar devint une usine où l'on traita le goémon, riche en iode ; en 1896, elle fut transportée à Pleubian où elle fonctionne au-

jourd'hui encore ; l'ancien bâtiment est devenu cette élégante habitation aux larges baies qui s'ouvrent sur un magnifique paysage.

* La vedette fend rapidement les flots déjà plus houleux, car le courant du Kerpont se mélange à celui du Trieux ; la côte court en pente douce et s'achève en plages de galets. Voici la tour carrée du sémaphore et sa haute potence (voir p. 50) où se hissent les signaux (des cônes noirs annoncent la tempête) ; le drapeau français flotte au sommet ; en berne, il annoncerait un deuil national ou un naufrage (1).

Qu'est-ce que cette tourelle blanche ? L'amer de Rosédo. Un amer indique aux marins leur chemin comme ces balises rouges ou noires réparties çà et là, et permettent des « alignements » ; malheur à qui les négligerait : les récifs ne sont pas loin...

* Sur la gauche, à 1.600 mètres, l'île Maudez et la cellule du saint moine (voir p. 71).

La côte bréhatine prend un aspect plus sauvage. Voyez tous ces rochers taillés à pic... L'un d'eux s'appelle la « Pince de homard » ! Son propriétaire aurait belle taille ! Au début du siècle, un slop s'est fracassé là contre...

Plus loin, le « Chandelier » et, dans la masse de Roc'h Née, la fameuse « chaise » où Renan († 1892) venait rêver.

Sur ces rochers, en mars 1939, trois marins de Bréhat trouvèrent la mort, un soir de tempête, en essayant de relever leurs casiers. Ah ! quand la mer se fâche !

Entre le phare du Rosédo (voir p. 51) qui apparaît au loin, et vous, une petite crique, le « Champ des noyés ». Là, échouaient, portés par le courant du grand chenal, les corps des gabariers tombés à l'eau dans la tempête (2).

* Dans l'anse de Pors ar Pren qui fait suite, on releva, en 1942, parmi les cadavres de marins torpillés au large, un Canadien d'une trentaine d'années qui mesurait 1 m. 99 !

* Encore des rochers... puis, une grève basse, riche en goémon, faisant bourrelet et constituant un étang marin, le Lenn (voir p. 52).

* Voici les toits du petit village de Kerrien. On raconte que pendant la guerre de 1914, dans l'une ou l'autre de ces criques, arrivèrent en se dandinant sur les flots toute une flottille de

(1) Ainsi, en septembre 1952, la perte « corps et biens » du sous-marin *Sibylle*.

(2) Les gabares étaient de grandes embarcations à voiles, d'une vingtaine de tonneaux, très usagées, qui faisaient du petit cabotage.

petits fûts de rhum d'Amérique, cargaison d'un transport torpillé par un sous-marin, près du phare des Kerrek ; la nouvelle connue, ce fut une ruée dans l'eau glacée ; le soir, il y eut des chansons dans l'île et des gens « coulés bas » !

* La baie de Funten Vin (petite fontaine) possède une fontaine douée de vertus curatives et qui fait le café délicieux...

* Au loin, dans les terres, l'arrondi de la maison du poète Edmond Haraucourt (voir p. 53) et une casemate de douaniers ; il y en a tout un chapelet autour de l'île !

* Admirez le chaos de ces rochers énormes dont les vagues éclaboussent bruyamment les assises... Il y a toujours là de la houle, de l'écume et du tumulte... Au soleil, la coloration rose de ces roches porphyriques s'accroît ; on a l'impression d'affronter le domaine sacré d'une puissance maléfique et l'on songe à Wagner orchestrant la *Walkyrie* !

* Au loin, le sillon de Talberg et le phare des Héaux (voir p. 52) ; plus proche, Pen Azen. Retournez-vous ; sur cet amoncellement rose, n'est-ce pas une statue de la Vierge portant l'Enfant ? Non, mais un charmant caprice de la nature qui en donne l'illusion...

Tandis que la vedette vire et double le gouffre du Pann, juste au pied du phare, contemplez en silence l'émouvant spectacle : faille célèbre coupée, à mi-hauteur, d'une pierre transversale qui, soulevée par la mer en furie, émet en retombant des clameurs sourdes (voir légende, p. 53). Pour peu que la houle soit forte, on respire le tragique de ces lieux,

Où les sombres granits drapés d'ombre et de brume
Tendent à l'ouragan leur front de taureaux noirs
Et sans un seul frisson, dans l'air mouillé des soirs,
Laissent pleurer sur eux les tourbillons d'écume ! (1)

* Vous longez maintenant la côte est de Bréhat. Les rochers proches sont moindres, mais nombreux et chargés de petites moules... La pyramide blanche de Morbic, au centre d'un îlot, reste unie à Bréhat par un sillon de galets (300 m.) qui découvre à mi-marée et s'entoure à peine à la morte-eau. L'endroit est dangereux ; des pêcheurs attardés s'y noyèrent : le courant atteint 6 nœuds aux grandes marées (10 km.), et sur les cailloux du fond, 30 centimètres de ce courant « chavirent » un homme ; mieux vaudrait ne pas tenter le passage.

* A l'horizon, et par temps clair, le phare des Roches-Dou-

(1) J. Perdriel-Vaissière.

vres, autrefois métallique (Napoléon III), au nord, et celui de la Horaine, à l'est.

On raconte qu'en 1789, un riche seigneur de Bréhat jugea prudent de gagner l'Angleterre avec sa famille et ses biens. Il s'aboucha donc avec le patron d'un côtre qui, pour la somme fixée, consentit à le « passer ». Au petit jour, le bâtiment mit à la voile... Au milieu de la nuit, le patron aborda, déclarant qu'on était sur la côte anglaise. Derechef, on commença le débarquement du gros matériel, puis, fatigué, chacun s'endormit sur le sol... Quand l'aube parut, le côtre avait levé l'ancre, emportant les caisses « précieuses », et la côte anglaise, c'était... le plateau dénudé des Roches-Douvres ! La haute mer balaya les infortunés émigrants... Mais le seigneur, avant de périr, emporté par les flots, lança la malédiction sur le traître. On affirme dans l'île que sa famille, pendant des générations, en subit les lourdes conséquences...

* Ar Palud est une grève vaseuse, paradis des oiseaux de mer qui déposent là leurs œufs, dans le sable ou dans les rochers.

* Ot ar Tres possède une jolie fontaine qui déverse une eau très pure.

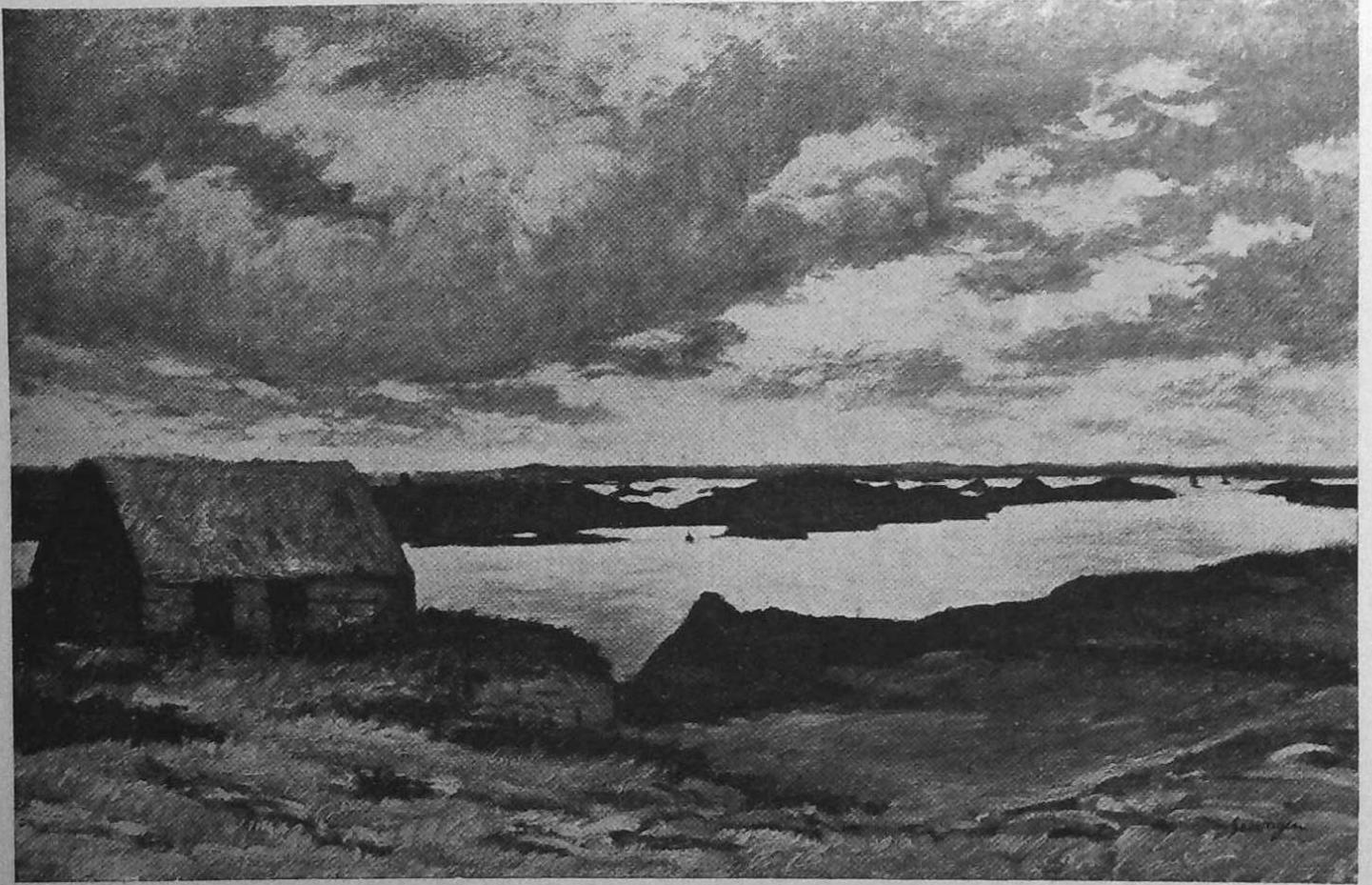
On ne peut nommer tous les récifs qui encombrant le flanc est de l'île, ni les roches sous-marines, à peine trahies par un remous violacé, qui rendent la navigation délicate en ces parages : l'île ar Ouis, la pyramide de Roc'h Louet, l'île Séhérés, les Skoeden et les Roho.

Sur les Skoeden, il y a quelques années, deux amateurs de la pêche au lancer s'étaient, un beau matin, fait déposer par un matelot, avec mission de les venir quérir en fin de soirée... Peut-être le marin revint-il un peu tard, et sans doute la tempête s'en mêla-t-elle ; en tout cas, impossible d'aborder les Skoeden ! Le bateau de sauvetage accouru ne fut pas plus heureux. Force fut donc aux deux Robinsons d'attendre que le vent eût calmi... Vers 2 heures du matin ils étaient à « terre », enchantés d'un café bouillant qu'un voisin leur offrit sur le chemin du retour. On ne les revit plus à Bréhat !

* Dans le groupe des Roho, tâchez d'apercevoir « la femme en pleurs ».

Voici l'île Lavret (voir p. 66) et le Roc Rû, puis Raguénès, entourés de « cailloux » bizarres ; et l' « Horloge » avec son cadran blanc, et Kistillic avec sa tourelle.

On aperçoit de temps en temps le moulin du nord et la chapelle de Kéranroux ; l'église du bourg n'est pas loin, mais la verdure la dérobe.



La crèche du Birlo sur le Kerpont et l'île Maudez (tableau de L. Sévagen).

Voici Ot ar Hastel, la grève de l'ancien château fort, démoli en 1880 pour édifier le bassin de Paimpol. Il en subsiste quelques soubassements.

Plus bas, Or at Soos, la grève des Anglais. Il paraît qu'en juillet 1746 (guerre de Succession d'Autriche), un canot anglais débarqua clandestinement sur cette grève, en quête de pillage ; les gens étaient à la grand-messe ; on ne les vit pas, sauf une vieille femme qui gardait ses moutons ; elle coupa les amarres et vint donner l'éveil : l'ennemi fut aisément capturé.

* La vedette entre par Logodec ou le « Trou de la souris », dans les eaux calmes de la « Chambre » ; c'est un havre profond entre Bréhat et l'île Logodec, couronné de sapins qui cachent une maison. Jadis place forte, c'était avant guerre une ferme.

Regardez la côte bréhatine : elle est superbe ! Petites criques ou plages creusées dans des falaises où nichent des villas serries dans la verdure des mimosas, des eucalyptus, des agaves, des pins maritimes... Remparts majestueux, rustiques escaliers, lierres et chèvrefeuilles aux senteurs capiteuses... On voudrait jeter l'ancre.

* La vedette, serrant de près trois balises, contourne la pointe extrême, au pied d'une maison magnifique dans sa solitude...

Elle salue de loin la plage « chic », le Guerzido...

* Elle pique sur la tourelle Min Joliguet qu'un jour de tempête les vagues ont décoiffée (1), laisse quelques minutes pour contempler le chaos tourmenté des rochers rouges de pegmatite (1) dont le feldspath décomposé fournit le kaolin (2), vire à tribord... et pénètre majestueusement dans le Port-Clos...

Port réellement clos, scène mouvante d'un immense amphithéâtre de verdure piqué de maisons, étang paisible... Un voyageur écrit : « Quand par les plus fortes marées d'équinoxe, où, sous l'impulsion des vents, l'océan tout entier semble se ruer sur l'île et l'entoure d'une ceinture d'écume, dans le Port-Clos, la surface de l'eau est à peine ridée par le contre-coup des vagues que ses digues naturelles rejettent à droite et à gauche. » Les digues dont il s'agit sont le Goaréva, d'un côté, et le Bec pen ar Onen, de l'autre, entre lesquelles, en effet, Bréhat la Belle, rêve...

(1) Roche cristalline qui est un granit à gros grains mêlé de mica blanc.

(2) Argile réfractaire, blanche et friable, qui entre dans la fabrication de la porcelaine.

Quelques îlots

« Des nuages dans le ciel et des îlots sur la mer », tel est l'archipel bréhatin.

Or, aux v^e et vi^e siècles, ère des grandes migrations de Bretons de Grande-Bretagne en Armorique, l'archipel bréhatin devint un centre de vie monastique : l'île Lavret avec saint Budoc (470), et l'île Verte avec un de ses disciples dont la tradition ne nous a pas livré le nom ; l'île Saint-Riom (jadis : C'haro Enès, l'île aux cerfs, puis Guirwinill), où, vers l'an 1184, Alain, comte de Goëlo, fonda pour les Augustins de Saint-Victor de Paris une abbaye qu'il donna en 1202 aux Prémontrés de Beaufort (1) ; l'île Béniguet et l'île Sauvage à laquelle saint Maudez, un grand saint breton, donna son nom.

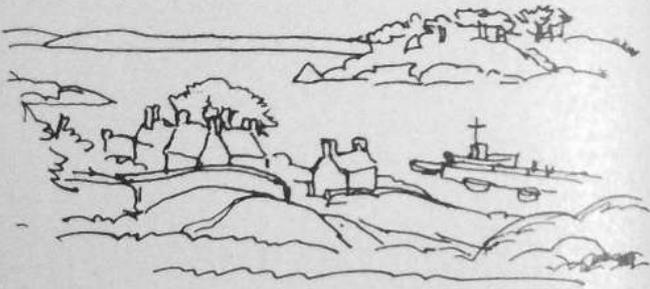
Ces moines, au milieu de la violence et de la corruption des temps, ont été les semeurs et le rempart de la civilisation. Ils vivaient chichement : pain, biscuit, lait, poissons, berniques, légumes, cresson ; ils couchaient sur la dure et se levaient au chant du coq pour psalmodier Matines et Laudes ; ils travaillaient aux champs jusqu'au milieu de l'après-midi ; ils se livraient ensuite à l'étude et achevaient la journée en exercices religieux.

Toute cette floraison de sainteté, tout cet effort de civilisation, s'abîma dans la ruée des invasions normandes au ix^e siècle, mais reverdit au Moyen Age où il connut son apogée.

Aussi quelques mots d'histoire, à propos de ces îlots, sont susceptibles de vous intéresser.

(1) Outre la chapelle ancienne, il y avait encore au xix^e siècle dans l'île, une ferme exploitée par une famille Savenou ; l'ensemble des 4 rochers qu'on appelle « Les fillettes » (Ar Merehed) perpétue le souvenir des 4 filles de la maison qui, à l'époque, furent mises en chanson.





L'île Verte

L'île Verte, sur les bords du chenal de Trieux, toute cernée de rochers, est minuscule : un hectare et demi (150 m. sur 100). Elle se situe à 2 km. 1/2 de Bréhat, à mi-hauteur de l'île Béniguet. On peut s'y rendre à pied aux grandes marées basses. Pourquoi « verte » ? Parce que, autrefois, elle se parait d'un bosquet de sapins verts : il n'en subsiste que deux,

Comme au sommet d'un casque
une plume qui tremble.

Des autres, Loguiviens, gens de Pleubian et Bréhatins, ont fait du feu pendant la dernière guerre... Merci tout de même de nous avoir laissé cet échantillon !

Que savons-nous de son passé ?

Aux v^e et vi^e siècles, existait un monastère dans l'île Verte fondé par un disciple inconnu de saint Budoc ; au xi^e siècle, il fut détruit par les Normands.

En 1434, munis d'un permis de l'évêché de Dol, quelques religieux franciscains (Cordeliers, puis Récollets) y bâtirent un humble couvent : une maison conventuelle et une chapelle dédiée à Notre-Dame.

En 1436, le propriétaire de l'île, Gilles de Tournemine, seigneur de la Roche-Jagu, dont le château domine encore les rives sinueuses du Trieux, riche en huitres (1), leur offrit les moyens de l'amplifier. Un inventaire nous apprend que la maison comprenait alors, en bas, la cuisine, l'office et le réfectoire ; en haut, deux dortoirs (14 cellules), plus une chambre et un cabinet ; il y avait aussi une cave et un grenier couvert en ardoises, un cloître avec un puits au milieu, un appentis pour les domestiques, deux chambres d'hôte, un calvaire au sommet d'un rocher, des jardins clos de murs, un port avec embarcadère et pêcherie. On croit qu'il y eut deux chapelles : l'église conventuelle dédiée aux saints Anges, et la chapelle de la Vierge (au nord), hors clôture. Ce couvent aurait aussi servi, dit-on, de pénitencier aux moines de l'abbaye de Beauport, qu'on appelait les « prêtres blancs ».

Qu'importe ! Qui n'eût aimé leur solitude ourlée du clapotis des vagues ? Quel pêcheur, engoncé dans la nuit, n'a dû sourire aux étoiles en écoutant leurs cloches lointaines « qui cassaient du silence à coup de battant clair ? (2) »

La Révolution de 1789 ferma le couvent qui comprenait alors six religieux. Les objets mobiliers furent vendus les 1^{er} et 2 juillet 1791, à l'exception de la bibliothèque (999 volumes), puis l'île elle-même, adjugée pour 4.500 livres au sieur Guillou, le 10 juillet 1792...

L'îlot était encore cultivé au xix^e siècle. Il est aujourd'hui totalement en friche ; seuls, quelques figuiers nains et tordus s'y cramponnent. Tous les bâtiments sont ruinés et les ruines mêmes ensevelies sous des épines et des fenouils qui rendent inaccessibles les plages du nord.

C'est dommage : l'île avait été mise en œuvre magnifiquement par les moines et comportait une double enceinte ; la première montait de la grève et soutenait une chaussée de ronde ; la seconde, en arrière, formait des jardins en terrasses, célèbres par leur splendeur et leur fécondité.

Ce rocher me rappelle une histoire de revenant qui se colportait au début du siècle ; la voici telle que son héros l'a contée :

« J'avais 12 ans ; mon père et mon oncle étaient allés couper du goémon dans l'île Verte. Soudain, mon oncle glissa du haut

(1) Assiégé et pris par Clisson en 1394 au cours de ses démêlés avec Jean IV, duc de Bretagne, il devint, plus tard, forteresse des Liguereux.

(2) Emile Verhaeren, *Les moines*.

d'un rocher dans la mer, et de si malencontreuse façon qu'il resta coincé entre deux rocs ; bien qu'excellent nageur, il ne put se dégager. Quand mon père parvint auprès de lui, c'était trop tard ; il n'entendit que ces mots : « Fais dire une messe pour moi dans la chapelle Sainte-Barbe (1). »

« On enterra mon oncle ; toute l'île était là, car il était très estimé : les femmes en bonnets noirs et les hommes en marins, le col de laine roulé au cou, les pieds dans leurs sabots cirés. Mais mon père oublia la messe promise...

« Or, un soir de décembre, huit jours après, par un beau clair de lune, nous revenions, mon père et moi, des landes nord, chargés d'ajoncs. Soudain, comme nous approchions de la maison qu'avait habitée mon oncle, je l'aperçus debout, dans l'embrasement de la porte, pâle et le front balaféré d'une large blessure... Il nous regardait venir...

« Papa, criai-je, mon oncle est là !

— Tais-toi, petit sot, murmura mon père, tu rêves tout éveillé ! »

« Pourtant, il me saisit la main, hâta le pas et parvint difficilement à ouvrir notre porte, tant la clé tremblait dans ses doigts... Le lendemain, de bon matin, il vit le recteur, conta l'affaire et la messe fut promise pour le surlendemain, dans la chapelle Sainte-Barbe. Or, tandis que mon père et moi, agenouillés sur les marches, répondions aux prières, mon oncle, calme et satisfait, se tenait debout sur le côté gauche de l'autel... La messe achevée, je le vis fondre peu à peu et disparaître.

Il n'est jamais revenu.

(1) Bréhat a perdu la trace de cette chapelle.



L'île Saint-Maudez

L'île Maudez (à 4 km. 1/2 du Port-Clos) se présente comme une langue de terre étranglée au centre, longue d'un kilomètre et large de 80 à 200 mètres. Le sol en est fertile et produit au début d'avril les premières pommes de terre de la région. Il n'y a que des arbustes : tamaris et figuiers nains ; quelques bâtiments ; au centre, une tourelle basse qui sert d'amer à la navigation.

Que savons-nous de l'île Maudez ?

Quand saint Maudez, venu d'Irlande, et d'abord établi sur continent, entre la rivière de Tréguier et le Trieux (paroisse actuelle de Lanmodez), débarqua dans l'île Sauvage (ainsi s'appelaient cet îlot au début du VI^e siècle), il commença par élever un monastère : petites cellules séparées pour ses disciples et lui-même (1) ; église à la consécration de laquelle il convia les évêques de Bretagne, et bâtiments communs. Vie de prières, d'études, d'évangélisation, de travaux manuels. On défricha l'île, on organisa des pêcheries. Saint Maudez vécut et mourut dans ce monastère qui, plus tard, fut détruit par les Normands (2). Inhumé dans son oratoire par ses deux plus chers disciples, Bothmaël et Tudy, ses restes furent emportés hors de Bretagne et déposés dans l'église de Bourges (878). Le comte de Penhièvre obtint son chef pour l'abbaye de Beauport d'où, plus tard, il fut transporté à Plouezec. Aux IX^e et X^e siècles, des religieux bretons portèrent à Paris quelques-unes de ses reliques et bâtirent l'église Saint-Mandé (Maudez).

Au XII^e siècle, île et monastère furent adjoints à l'abbaye de Bégard (Cisterciens), fondée en 1130, au diocèse de Tréguier.

Le 9 avril 1456, une bulle du Pape Calixte III concède des indulgences à l'église du prieuré de l'île Sauvage et de l'hôpital

(1) Coutume reprise par saint Bruno (XI^e siècle) dans la règle des Chartreux.

(2) Ils y auraient établi une fabrique de verre à vitre.



Jardin de la maison du peintre L. Sévagen au Birlo, peint par lui-même.
(En face, l'île Béniguet ; au loin, le continent.)

attenant (?) ; de même, un parchemin de septembre 1491, émanant de Jean, abbé de Bellevaux (diocèse de Besançon), à qui-conque contribuerait à la restauration, à l'embellissement de la dite église.

Deux baux de 1587 et 1634, affermant le domaine de l'île, attestent qu'à cette époque avait disparu de Maudez toute communauté religieuse : l'île était louée. Les pèlerins seuls restaient fidèles au saint breton.

Le 26 juillet 1636, deux sergents se rendent à l'île Maudez pour instrumenter contre une douzaine de personnes qui brûlent du goémon dans 32 fourneaux et vendent la cendre à deux marchands de Rouen, fixés à Bréhat, qui en font de la poudre à canon à l'usage des capitaines pirates.

Le 2 juillet 1640, le Cardinal de Richelieu, supérieur général de l'Ordre de Cîteaux, rappelait par une ordonnance que l'abbaye de Bégard était seule habilitée à jouir de l'île Maudez.

Le 21 novembre 1717, le Frère Christian Abinent, recteur de Bréhat, énumère dans une lettre les réparations effectuées avant la fête du saint patron (18 novembre) aux bâtiments de l'île : église, chapelle Saint-Michel, « chaire », métairie, cimetièrre, appartements.

Que reste-t-il aujourd'hui de tout cela ? Des ruines...

Au point culminant de l'île, veille une tourelle (hauteur : 6 m. 30 ; diamètre extérieur : 3 m. 50) aux murs épais, en blocage de granit gris, couverte d'une coupole en crépi et sommée d'une croix marquée « J. C. 1927 », témoignage d'une restauration effectuée par l'Abbé Couasnon qui demeura dans l'île jusqu'à sa mort. On appelait autrefois cette tourelle « chaire » ou « chaise » de Saint-Maudez ; c'est aujourd'hui le « four » de Saint-Maudez.

L'édifice ne comporte qu'une ouverture vers le sud-est ; on y accède par un escalier de 12 marches et un palier ; quelques poutres en mauvais état rappellent qu'un plancher séparait en deux l'édifice. A droite, un autel supporte une table très ancienne faite d'un schiste ardoisé bleu avec, aux angles et au centre, les croix de consécration. Quelques pas vers l'est, et l'on découvre les fondations d'un autre édicule de même style, mais de diamètre double ; on pense que ce sont là les cellules primitives des moines du vi^e siècle restaurées au xii^e ; l'une d'elles aurait été convertie en chapelle parce qu'elle fut la cellule même de saint Maudez, et restaurée suivant le procédé nouveau de « la croisée d'ogives ».

A 200 mètres, vers l'est, sont groupés les restes de l'église du prieuré (devenu habitation), une chapelle moderne, puis le bâtiment du prieuré qui est une ferme ; enfin, quelques moindres annexes en ruines. Le fermier, depuis l'occupation allemande, ne demeure plus dans l'île ; il profite de la marée basse pour venir en carriole de Lanmodez. Certains prétendent qu'il y a 200 ans on y accédait aussi de Bréhat.

L'église prieurale :

Il en subsiste, outre trois piliers de tuffeau vert noyés dans le mur nord, une façade ouest percée d'un portail roman accosté de deux pieds-droits en granit, surmontés d'une archivoltte en plein cintre avec rebord formant rouleau, sous-tendue d'une autre archivoltte, en retrait ; au-dessus, un fronton en mitre. Ce portail roman, témoin certain de l'austérité cistercienne du XII^e siècle, remonterait, dit-on, jusqu'au milieu du XI^e. Au-dessus du fronton, deux pierres qui furent des bustes ; plus haut, deux minces fenêtres ébrasées vers l'intérieur qui évoquent des meurtrières ; cette église était-elle fortifiée ? Ces ruines forment un rectangle de 12 mètres sur 5 environ ; une arcade en plein cintre atteste que cette nef communiquait avec un chœur complètement rasé en 1883 pour laisser place à la chapelle moderne bâtie en 1884 ; ce chœur avait 16 mètres de long et 9 mètres de large, à cause des deux collatéraux de 2 mètres chacun qui l'entouraient (1). Au nord, il y avait un cloître ; au nord-ouest une pêcherie ; au sud, un cimetière.

Le prieuré :

C'est aujourd'hui la maison du fermier et les étables ; les baies étroites rappellent l'église prieurale. Remarquez la porte du XV^e siècle avec son arc en accolade, la moulure d'arcade en granit gris, le banc de schiste ardoisé. Ce prieuré date du XV^e siècle, mais fut construit sur des murs du XI^e et XII^e siècles.

Le puits de l'île, où l'eau ne manque jamais, se trouve à 50 pas, face ouest de l'ancienne église.

Chapelle Saint-Michel :

Au XVIII^e siècle, il y avait au nord de l'île une chapelle dédiée à cet archange, très ancré dans la piété bretonne ; arasés au sol, ses murs accusent un rectangle de 5 m. 50 sur 3 m. 80. (2)

(1) L'église de Brélévénez est bâtie sur un plan semblable.

(2) Pour plus amples détails, voir « Société d'Emulation des Côtes-du-Nord ». Tome LXXX (Presses Bretonnes, Saint-Brieuc).

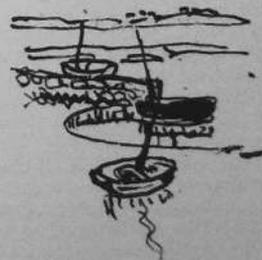
Dominant le Trieux, vous découvrirez dans une masse rocheuse le « lit de saint Maudez », qui est un rocher creux où le saint passait, dit-on, ses nuits en prières. On assure qu'il continue de veiller efficacement sur l'île qui lui est chère et que, jadis, il purifia des bêtes venimeuses. Un jour, une charrette qui, du continent, transportait des ajoncs à Maudez, rompit à mi-chemin son essieu ; des fagots renversés s'échappa une femelle de crapaud !

Pendant la guerre de Succession de Bretagne, au temps de Charles de Blois et de Jean de Montfort, un corsaire enleva le « trésor » de l'église de Lanmodez. Les habitants, affolés, crièrent vers saint Maudez, tandis que le pirate, bien nanti, s'éloignait à cheval ! Or, comme il passait près d'un puits, une langue de feu jaillit soudain qui réduisit en cendres monture et cavalier...

En conclusion, vous ne regretterez pas la visite de cet îlot dont la terre passe pour guérir des vers et préserver des serpents, d'autant plus que du « four Maudez » vous découvrez un panorama circulaire de toute beauté, surtout à l'heure émouvante

Où le soleil descend les escaliers du soir ! (1)

(1) Emile Verhaeren, *Les Moines*.



L'île Béniguet

Sur la carte, l'île Béniguet (l'île Bénie) a l'aspect d'une peau de mouton tannée ; elle s'inscrirait dans un rectangle avec, au milieu, un étranglement ; elle mesure 800 mètres de long sur 300 à 500 mètres de large (32 hectares).

Le rivage est, abrupt et infléchi vers des plages et des vasières, borde le Kerpont ; sa rive ouest forme une anse plus profonde et sablonneuse ; le côté sud affronte l'île Raguénès, et le côté nord Grouezen. Les « vieux » se souviennent du temps où ces deux îles n'étaient pas encore séparées.

Au centre nord, deux arêtes plus élevées se couronnent de pins ; on distingue sur le versant est les prairies et les champs arables inclinés, d'une terre brune excellente. Aux grandes marées basses, on passe sans barque de Béniguet à Bréhat, grâce au « pont » qui se découvre (250 mètres).

Le nom de l'île Béniguet apparaît, en 1198, dans une lettre du Pape Innocent III qui énumère les biens de l'abbaye de l'île Saint-Riom ; de même, en 1214, dans l'aumône faite par Conan, frère du duc de Bretagne ; il y avait alors une chapelle (Saint-Guénolé ?), sans doute dans le sud-ouest, et un desservant.

Au XVII^e siècle, Béniguet appartenait au duc de Richelieu, héritier des anciens seigneurs de Belloy, et payait la dime à la « douzième gerbe » ; le recteur de Bréhat en avait la charge et le bénéfice.

Au XVIII^e siècle, elle comptait 60 à 70 habitants ; elle fut envahie par les douaniers et leurs familles, chargés d'empêcher le débarquement frauduleux des marchandises et le passage clandestin des sardines et des dentelles d'Espagne, dont la mode sévissait, et la contrebande des tabacs avec les îles anglaises. De là cette chaîne de petits observatoires qui ceinturent Bréhat. Jusqu'en 1850 les douaniers disposèrent de péniches et d'un cotre de 30 tonneaux pour la surveillance des grèves ; il s'appelait *l'Entreprenant*, capitaine Le Hérisse. Mais les fraudeurs, ô ironie, n'étaient pas moins « entrepreneurs » et la lutte était chaude...

On montre encore certains trous qui servaient de resserre aux ballots débarqués la nuit ! En 1905, des ouvriers démolissaient une petite maison proprette située non loin des ruines du château, à Bec ar Hastel ; en arrachant un lit breton, ils mirent à jour un couloir menant à une chambre souterraine : il y avait là deux squelettes qui semblaient veiller sur des paquets de dentelles et d'ornements d'église datant du XV^e siècle... Qui saura jamais le drame de cette affaire ? La peau d'un douanier, dit-on, valait à cette époque 10.000 francs !

De nos jours, la vie d'un homme vaut beaucoup moins !

Un visiteur, en 1844, n'y trouve plus qu'une trentaine d'habitants.

L'île Béniguet eut aussi son « pardon ».

Aujourd'hui, propriété privée, l'île possède de belles villas dont on aperçoit la toiture, puis la « ruine » d'une maison, à l'extrémité nord. Deux fermiers cultivent les terres et demeurent là avec leur famille ; on distingue l'une des habitations et les dépendances ; on entend aussi, en saison, le tracteur au travail ou la batteuse. Des essaims d'abeilles s'évadent vers Bréhat, plus vaste et plus fleuri. Le fermier dispose de barques (dont on voit le hangar) et de deux cales moussues.

Il s'y trouve des allées paisibles de sapins touffus, des mimosas qui font rêver, des eucalyptus...

Robinsons, qui cherchez l'oubli du monde et la solitude, qui aimez la pêche aux bouquets, aux ormeaux, voire aux coquilles Saint-Jacques ; vous qui diriez volontiers avec René Maizeroy : « J'ai horreur de la foule, des colonnes épaisses où l'on ne sait plus que devenir, où l'on est poussé au hasard comme un navire désemparé par les lames, où l'on étouffe, où l'on est coudoyé, meurtri, où l'on ne voit qu'un moutonnement de têtes... », l'île Béniguet ferait bien votre affaire !



EN FIN !



J'ai fini...

De mon mieux, je vous ai offert, amis, l'île Bréhat. Mais « jamais je n'ai mieux senti la vanité des épithètes par lesquelles nous essayons d'exprimer la divine magie de l'Océan » (1). Oui, la réalité demeure très supérieure à tout ce que j'aurais voulu dire, car la beauté déborde les mots où l'on prétend l'enfermer ; que voulez-vous,

Les plus beaux vers sont ceux qu'on n'écrira jamais ! (2)

Et puis, des amis bienveillants, des gens de l'île, qui savent, m'aideront de leurs avis à parfaire la seconde édition de cet essai.

Du moins, j'espère avoir éveillé votre désir de voir, ou nourri votre passion naissante pour ce coin du sol français qui est le seuil du paradis. Soyez fidèles à Bréhat : peu à peu vous conquerrerez son âme infinie, au hasard de vos promenades persévérantes, et si, comme moi, vous n'êtes pas nés « Bréhatins », vous le deviendrez !

Merci de m'avoir fait confiance et suivi à travers ces pages ; prêtez-les à vos connaissances, à ceux qui refusent de voyager, comme à ceux qui se disent blasés des voyages (sans doute parce qu'ils voyagent mal), les engageant à tenter l'expérience, à quitter les voies classiques, à faire une escale d'essai dans l'île Bréhat : ils y aborderont pour vous faire plaisir et puis ils y laisseront, pour toujours, leur cœur « à l'ancre »...

KENAVO... BONSOIR.

Luc YBER.

(1) A. Le Braz.

(2) Ed. Haraucourt.



TABLE DES MATIÈRES

AMIS	3
Quelques mots d'Histoire	5
Origines et Moyen Age	6
Terre-Neuve et pêche en Islande	8
Rois. Révolution. Empire. Corsaires	8
Guerres de 1914-1939	13
Bréhat d'aujourd'hui	14
Généralités	15
Flore et Faune (chasse et pêche)	17
Recettes	21
Qu'est-ce que la mer ?	22
Constitution chimique	25
Vagues et marées	27
Les algues	31
Comment visiter l'île. Renseignements	38
Île Sud : Première promenade :	
Port-Clos et Guerzido	34
Cimetière, Eglise, Bourg	37
Gardeno	40
<i>Deuxième promenade :</i>	
Saint-Michel et le Birlo	41
Croix de Maudez	43
<i>Troisième promenade :</i>	
Roc'h Losquet et Goaréva	44

Ile Nord :	49
Sémaphore et Rosédo	50
Gouffre et Phare du Pann	53
Chapelle de Kéranroux	57
Tour de l'île en Vedette	58
Quelques îlots :	65
Ile Lavret	66
Ile Verte	68
Ile Maudez	71
Ile Béniguet	76
En Fin !	78



Imp. S. Pacteau. — Luçon (Vendée)
4-53-16.953
Imprimé en France

EXIGEZ SUR VOS

PETITS MEUBLES BRETONS

la véritable

LEGOFF-GUILLOU
PLOZÉVET
(Finistère)

" MARQUE DU MOULIN "

Sculptés à la main

A l'intérieur : Ile Sud, cartes et itinéraires.

ILE SUD



LÉGENDE

Du Port-Clos :

au Guerzido.	600 m.
au Goaréva.	750
au Bourg.	800
à la Chapelle Saint-Michel.	1.000
au Pont Vauban.	1.200
à la Croix de Maudez.	1.500
au Phare du Pann.	3.300
Tour de l'Île Sud.	7.500



